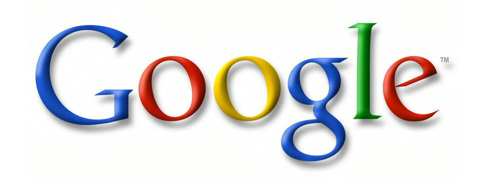
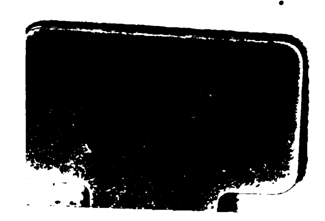






Culling Chas. Smith





Culling Chas. Smith



Anne Cullingsmith

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

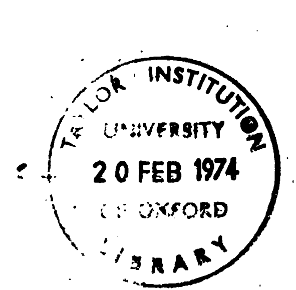
DU CURÉ SÉVIN,

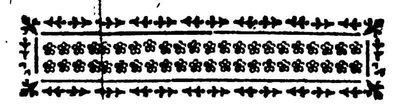
Par l'Auteur de FAUBLAS.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis à vis la Barriere des Sergens,
Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.





ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 6 Juillet 1782, de St. Cyr, 4 heures du matin.

Il m'invitoit à déjeûner; il m'offroit de l'eau, quelques cerises & du pain bis; je le voyois s'empresser à servir

fa fervante. Eh ! s'il neméût témoigné le plus vif intérêt ,ju'aurois-je pu lui dire ? Il ne falloit en moins que les marques multipliées e fa bienveillance pour m'enhardir ax éclairciffemens que j'étois rédite à lui donner.

Monfieur, lui dis-je, fi vous ne renfermez dans votre fein es demi-confidences que je dois voufaire...—— Pourquoi des demi-confideces ? interrompit-il. —— Parce que es deftins font affreux, lui repliqua-je. Ah ! combien je me trouverois moins à plaindre dans mes malheurs, s'ils étoient tels que je puffe ans frémir vous les avouer tous ! mais du moins ce n'eft pas fur moi que retombe la honte des fecrets qu'il faut que je vous dérobe. Non, ce n'eft pas fur moi ; je vous le jure ! Et ne refufez point de me croire, car je n'ignore pas que fi

la dissimulation est quelquefois permise, jamais le parjure ne peut être excusable. Vous allez savoir de mes infortunes tout ce qu'il m'est possible de vous en apprendre; daignez néanmoins vous rappeller toujours que ma confiance, ainsi limitée, exige encore votre inviolable discrétion. Un mot peut me perdre, un mot peut découvrir ma trace à mes ennemis; & je les connois capables de venir jusques ici m'arracher à la vie obscure, mais paisible, que vous me faites espérer.

Monsieur, l'injuste haine dont mes parens m'ont poursuivie, a fait tous mes malheurs. — C'est l'aveugle amitié des miens qui m'a pensé perdre, s'écria-t-il. — Ils ont voulu me faire religieuse. — Ils sont parvenus à me faire prêtre. — Je me suis échappée, dispensez-moi de vous dire comment,

du cloître où leur avide cruauté comptoit m'ensevelir. — Je n'ai pu me sauver du séminaire où leur ambitieuse tendresse me tenoit renfermé. — Un homme, au pouvoir duquel un crime m'avoit remise, abusa lâchement de mon infortune pour essayer de me séduire.

Ce dernier aveu parut toucher fortement l'honnête jeune homme à qui je le faisois. Mes malheurs devenus plus grands l'intéresserent davantage; tout ce qu'il avoit conservé de gaieté s'évanouit aussi-tôt. Il soupira, Dorothée; il se recueillit, il me dit d'un ton grave :

Qu'à la premiere vue de vos charmes, un homme ébloui, transporté, ne puisse repousser le desir; & que le desir amene d'abord l'espérance, je le conçois; mais qu'après vous avoir entendue, après avoir ressenti de plus

près cet attrait de l'honnêteté, ce charme de la vertu que respirent également vos discours pleins de modestie, votre maintien plein de décence, & chacun des traits de votre figure angélique; qu'après avoir admiré les graces touchantes de votre candeur ingénue, il ne se pénetre point du respect que vos innocens appas sollicitent, qu'il nourrisse encore un fol espoir avec des desseins coupables; voilà ce que je ne comprends pas. Continuez cependant. —— Il essaya de me séduire. Un nouveau crime me tira de ses mains pour me remettre dans les vôtres, qui doivent être innocentes & pures. —— Qui l'ont toujours été, s'écria-t-il, qui le seront toujours! Maintenant il ne me reste plus rien des nombreux avantages dont la fortune m'avoit un instant comblée; je n'ai pas même de

famille, j'ai perdu jufqu'à mon nom.— Ici, vous en retrouverez plus d'un, reprit-il avec fa gaieté premiere, je fais le calendrier par cœur. Voyons, cherchons le plus digne de vous, le plus doux, le plus beau de tous Julie, par exemple ! Julie? Non, ce feroit violer toutes les convenances; Julie eft trop noble pour la niece d'un petit congruifte. Le grand vicaire s'en plaindroit. Nous ne pouvons nous fauver que par le diminutif : appellez-vous donc Juliette; & confolez-vous, car vous ne vous en porterez pas moins bien. Aujourd'hui, pourfuivit-il, vous ne partagerez pas les petites peines du ménage. Le jour de votre arrivée eft un jour de fête; je vous invite à le confacrer au repos. Si pourtant vous l'aimez mieux, amufez-vous à vifiter tous les recoins de votre nouvelle de-

meure. Moi je vous quitte à regret : je vais finir au jardin quelque chose qui presse.

Dorothée, quoique les manieres & l'état de ce jeune homme doivent m'inspirer une égale confiance, je t'avoue qu'il peut me rester quelque sujet d'inquiétude. Mes oreilles m'ont singuliérement trompée, si mon oncle ne s'est pas permis de répéter plusieurs fois dans la soirée, d'une voix très-foible, il est vrai, cette phrase au moins singuliere : *on devroit marier les prêtres*. A la fin du souper sur-tout, il l'a prononcée moins indistinctement ; & tout d'un coup il a quitté la table, pour courir dans la piece voisine, d'où je l'ai vu rapporter une basse, dont il a joué, mais d'un air rêveur & distrait.

Cependant l'heure avançoit, & mon oncle ne finissoit plus. Je crus devoir

lui-fouhaiter le bon foir. Trop préoccupé pour me répondre, il fe leva machinalement ; & fans me dire un mot, toujours jouant de fa baffe, il me conduifit jufqu'à la porte de la petite chambre qui m'étoit deftinée.

C'eft ici, ma chere Dorothée, que je te dois l'aveu d'une grande foibleffe. En me voyant au milieu de quatre murailles à peine blanchies, dans une efpece de grenier, dont un lit de fangle fans rideaux, trois chaifes prefque dépaillées, une table vermoulue, un morceau de miroir & les débris d'un prie-dieu compofoient tout l'ameublement, je ne pus m'empêcher de verfer quelques larmes. Enfant que j'étois! la paix de l'ame n'eft-elle pas le premier des biens ; & celui-là dépend-il de la vaine décoration des lieux qu'on habite? La plus miférable chaumiere, quand les vices des riches ne vous y peuvent

peuvent atteindre, n'est-elle pas cent fois préférable à leurs fastueux palais, où fermentent toutes les passions lâches & cruelles? Moi-même j'en ai fait l'épreuve d'abord douloureuse, maintenant favorable. Depuis plusieurs semaines, travaillée de mille inquiétudes sous des lambris dorés, je n'y fermois l'œil qu'en tremblant; & cette nuit, dans un galetas, j'ai dormi d'un sommeil paisible; & ce matin, dès l'aurore, l'esprit libre, la mémoire fraîche, l'imagination reposée, je te donne, sans craindre l'espionnage des malveillans, le long détail des événemens de la veille, bien persuadée qu'il n'y a rien dans ma situation nouvelle qui ne doive exciter le tendre intérêt de ma sœur ou son inquiette curiosité.

Mais dis-moi donc, chere Dorothée : que penses-tu de cette fréquente

exclamation de mon oncle, dont je ſuis encore tellement étonnée, qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de me perſuader que j'ai mal entendu! Quoi! ma ſœur, un prêtre auroit-il des paſſions comme les autres hommes! mon honneur ne feroit-il pas, autant que ma vie, en ſûreté dans un presbytere? M'aveuglerois-je d'un eſpoir trop facile? Aurois-je tort de croire tous mes malheurs finis? Ah! Bovile, toi dont les regards doivent encore s'abaiſſer avec quelque plaiſir vers cette Emilie qui garde à tes vertus les plus doux ſouvenirs, généreux Bovile, du haut des cieux d'où tu peux veiller ſur elle, protege encore ton épouſe, daigne la plaindre & l'éclairer. A travers quels orages ſes cruels ennemis l'ont pouſſée dans ce port, où peut-être elle commence à jouir avec trop de ſécurité d'un calme qui ſera trompeur!

DE LA MÊME A LA MÊME.

Cinq heures du ſoir.

JE SUIS pleinement raſſurée, ma ſœur. Ce matin, dès qu'il m'a vue paroître, mon oncle ayant accouru vers moi, m'a dit : comme il ſe pourroit que plus d'un indiſcret vous fatiguât bientôt de ſes queſtions embarraſſantes, apprenez à connoître la famille dans laquelle vous êtes entrée, ma niece. M. Jérôme Sévin, le pere de votre oncle, eſt tout bonnement le médecin des animaux de ſon village. Ses ayeux demeuroient, depuis cent ans, en poſſeſſion de donner des maréchaux à *Nanterre*. Et moi auſſi, probablement, le ciel m'avoit fait naître pour chauffer à mon tour & médicamenter les roſſes du canton. Pourquoi faut-il que

la fureur de s'aggrandir ait fermenté dans la cervelle de mes auteurs ! Il eſt vrai qu'au moyen de cet habit noir ils ont eſpéré, faiſant ma fortune, faire leur ſalut. Ah ! puiſſent-ils, pour que tous leurs vœux ne ſoient pas trompés, revivre un jour dans l'autre monde auſſi heureux que je reſterai pauvre dans celui-ci ! Dans celui-ci, ma niece, quiconque ne ſait flagorner perſonne ne parvient à rien ; & tel eût paſſablement pratiqué le métier de ſoigner les maladies des chevaux, qui n'entend rien à l'art de flatter les paſſions des hommes. Je fus pourtant le vicaire chéri d'un curé normand, gros décimateur ; mais pour que ſon amitié me devint profitable, il eût fallu me réſoudre à courtiſer aſſiduement la ſervante du grand vicaire, les grands laquais de mon évêque, & ſon ſecrétaire non moins

protecteur, & sa petite chienne favorite, & son valet-de-chambre de quartier, & sa maîtresse de semaine. Jamais je ne pus me plier à tant de courbettes. Aussi mon protecteur, avec tout son crédit, ne parvint-il qu'à me faire jetter dans ce presbytere ruiné, vrai cul-de-sac apostolique, où je suis obligé de manger annuellement à mes risques & périls, jusqu'à ce que mort s'ensuive, une somme énorme de cinq cents livres. A la nouvelle de mon élévation néanmoins, peu s'en est fallu que l'excessive joie de mes pauvres parens ne leur tournât la tête. Forte de mon intervention toute sainte, ma mere se croit désormais sûre du paradis. Elle en voit déjà les portes toutes grandes ouvertes pour elle, & se persuade que pour entrer il lui suffira de décliner mon nom; mon

pere, un peu plus touché des biens terreſtres de cette vie, ne ſe ſent pas d'aiſe en ſongeant que les plus hupés du village mettent chapeau bas devant ſon enfant : tous deux enfin ne parlent plus qu'avec orgueil, admiration & reſpect de leur fils Monſieur le curé! Les bonnes gens! qu'ils ſeroient étonnés, ſi je prenois la peine de leur démontrer que Sévin auroit vécu plus content dans l'exercice obſcur & laborieux de la profeſſion de ſes peres! Sans doute il n'y a rien de très-fatiguant à chanter en faux bourdon quelques phraſes étrangeres, dans un langage qu'on peut tout à ſon aiſe eſtropier, puiſqu'il n'eſt compris de perſonne; ni rien de très-difficile à pérorer dans cette commode tribune où le droit nous eſt acquis d'avoir toujours raiſon. Et par-deſſus tout je conçois

que ceux de mes confreres nés comme moi d'un simple paysan, sentent leur vanité merveilleusement réjouie des respects auxquels leurs pareils descendent, & ne soient pas moins sensibles à l'honneur plus utile qui leur est dévolu de pouvoir périodiquement piquer la table de la Dame du lieu. Mais ces jouissances, qu'on peut appeller factices, ces menus divertissemens de mon état, ne sont-ils pas trop cruellement achetés par le sacrifice des vrais plaisirs auxquels la nature nous convie chaque jour, & dont il faut perpétuellement repousser le desir & l'occasion? où donc peut-il être le pasteur assez insensible qui, sans une secrette inquiétude, publie les bans au prône; & sans émotion reçoit l'aveu des écarts d'une jolie fille; & toujours prêt à faire, par la force d'un mot sacramental, de

deux amans deux époux, accorde ainſi, ſans une jalouſie poignante, à tout venant la plus douce des permiſſions que le pauvre garçon n'a pas pour lui-même?

Je permets que ce diſcours vous ſurprenne d'abord, pourſuivit-il avec chaleur, mais je ſerois déſolé qu'il vous causât de plus longues allarmes. A la premiere vue de vos charmes, j'ai pu m'étonner & chanceler, mais ſi je me connois bien, ma foibleſſe n'eût duré qu'un inſtant. Quand je ne croirois pas à votre innocence, Mademoiſelle, quand je me ferois une idée moins grande des devoirs que l'hoſpitalité m'impoſe envers vous, j'aurois encore, du moins j'oſe m'en flatter, j'aurois le courage de me rappeller mes ſermens. La religion des ſermens doit être inviolable : les miens, quoi qu'il

puiſſe m'en coûter d'épreuves & de combats, feront reſpectés juſqu'au jour que je ne puis me défendre d'eſpérer, juſqu'à l'heureux jour où la plus humaine des loix m'en relevera. En attendant, pardonnez la plainte à celui qui pâtit. Souffrez que je vous offre, à vous auſſi ma niece, l'éternelle confidence dont je vais malgré moi régaler le premier venu. Préparez-vous à m'entendre patiemment vous rabâcher cent fois par jour ma phraſe favorite : *on devroit marier les prêtres.*

A ces redites près, ne craignez pas de me trouver exceſſivement ennuyeux. Par un effet de mon humeur naturellement accommodante, je compoſe avec mes maux, que j'enviſage, autant qu'il m'eſt poſſible, ſous l'aſpect le moins défavorable. Si juſqu'à préſent je n'ai pu réuſſir

à m'engouer de mon fort, j'ai pris du moins, fans beaucoup d'efforts, l'habitude de le fupporter gaiement. Peut-être, pour qu'il me parût bientôt digne de quelque envie, faudroit-il feulement que ma fortune, un peu moins bornée, me permît de foulager quelquefois, fans le fecours de mes bons amis, la profonde mifere de mes plus malheureux paroiffiens.

Les dernieres réflexions de mon oncle adoptif, me charmerent, Dorothée; mais ce qui m'enchanta fur-tout, ce fut de le voir me donner bientôt une preuve certaine que le defir de la bienfaifance n'animoit pas feulement fes difcours. Nous avions paffé quelques heures dans fon jardin, moi toute occupée du paliffage, & lui maniant tour-à-tour la bêche & le rateau. Le bon air, l'exercice, la chaleur du jour avoient

également déterminé sa soif ardente & son vif appétit. Nous venions de nous mettre à table. On eût dit que seul il alloit dévorer le plat de légumes préparées pour nous deux, que seul il alloit vuider sa bouteille déjà débouchée. Tout-à-coup au-lieu d'emplir son verre, il me demande si j'ai du goût pour le vin? Presque faché de ma réponse, il proteste que j'ai tort de n'en jamais boire, & qu'il a raison de l'aimer. Pourtant je tremble, s'écrie-t-il, d'être aujourd'hui réduit à n'avaler que de l'eau pure. A la plus légere indisposition des gens de la ville, on leur ordonne la diete, & l'on fait bien; mais c'est du bouillon & du vin qu'il faut à mes paysans, qui ne sont jamais malades que de fatigue & d'inanition; & comme il y a, poursuit-il en montrant le flacon chéri, comme il y a dans le

village un pauvre valétudinaire à qui ceci devient véritablement néceſſaire, n'eſt-il pas clair que je dois m'en paſſer, moi pour qui ce feroit du ſuperflu, puiſque, Dieu merci, je ne me porte que trop bien. Allez donc, Juliette, priez qu'on vous indique la chaumiere de Lucas le tiſſerand; allez, qu'il reçoive de vos mains ce préſent ſalutaire. A votre air, à votre langage, à la magnificence de vos dons, ſa miſérable famille va vous croire tout-au-moins un ange deſcendu du ciel. Rejettez les honneurs de l'apothéoſe, ma fille, convenez modeſtement que vous n'êtes qu'une mortelle, &, qui pis eſt, la niece du pauvre curé qui vous envoye.

Si tu ſavois, ma ſœur, avec quels tranſports ces bonnes gens m'ont accueillie, de combien de remercîmens ils m'ont comblée, quel éloge ils ont fait

fait de leur excellent pasteur ! En vérité je crois qu'après la singuliere générosité du bienfaiteur, il n'y avoit rien de plus comiquement touchant que l'extrême reconnoissance des obligés. Quand je suis rentrée dans le presbytere, j'avois le sourire sur les levres & les larmes aux yeux.

Bien ! fort bien ! m'a-t-il dit, vous êtes attendrie, vous avez l'ame bonne ; & puis en me serrant affectueusement la main : Juliette, a-t-il ajouté, j'aurois bien fait la commission moi-même, j'ai mieux aimé vous en donner le plaisir.

Dorothée, je suis encore émue de cette scene touchante. Je commence à croire que des jours paisibles, & même de douces jouissances, m'attendent ici.

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 Juillet 1782.

TOUTES les inclinations de mon oncle annoncent fon ame fenfible. Ce foir j'ai vu, dans une efpece de fallon, divers inftrumens de mufique. Je n'étois affurément pas dans une fituation d'efprit affez libre, pour effayer mes foibles talens; auffi j'ai pris tout d'un coup le parti de ne les point avouer. Ma foi! pour peu que vous en ayez d'envie, m'a dit mon oncle, je vous apprendrai de la mufique tout ce que j'en fais. Ne dédaignez pas cette reffource, elle eft grande dans l'infortune. Je foutiens qu'il n'y a pas de douleur que ne puiffe charmer un beau morceau de Gluck, de Gluck ou de Piccini. Oh!

pas de dispute! je suis l'ami de tout le monde. Et tenez : quand je sens l'ennui de ma solitude prêt à m'accabler, vous voyez cette basse? Eh! bien, je vous l'empoigne & la racle de toutes mes forces. Mes plus violentes vapeurs n'y résistent pas une matinée. C'est bien autre chose quand nous concertons! je me crois dans les cieux! oui, ma niece, tel que vous me voyez, nous concertons! nous concertons, ma niece! écoutez: il est clair que cet instrument ne m'appartient pas, il vaut trois années de ma cure! C'est le piano d'une dame qui me l'a confié, sur les instances de son frere. Son frere est de mes amis le plus intime, & je m'en vante, car l'aimable garçon n'a pas son pareil. Sa sœur, quand il me l'amene, se met au piano; lui s'empare du violon; leur maître tire de

fon étui la divine clarinette, & le trio m'enchante. Cependant j'ai de fi bonnes raifons pour préférer le quatuor ! Il faut bien qu'ils me mettent de la partie. Il eft très-vrai que de tems en tems je la trouble, en courant après la mefure, que voulez-vous ; ce font les petits inconvéniens du métier. Où fe trouve la rofe qui n'a pas d'épines ? Dans notre orcheftre, celui qui m'inquiete le plus, c'eft le maître : je tremble toujours qu'en me rappellant il ne fe démette le pied. Chien d'homme, le maudit pied qu'il a ! par bonheur, les difciples, moins impatiens, s'accoutument à vos fréquentes incartades, ô ! ma baffe ! & dans le fait ma chere compagne, telle que la voilà, me donne de fi raviffantes extafes, que ce feroit cruauté de me l'interdire. Vous verrez, Juliette, vous verrez qu'il

n'y a rien de si charmant dans le monde. Rien de si charmant ? Je me trompe. Ah ! que j'ai souvent desiré qu'il me fût permis d'épouser une autre musicienne, ma niece ! ma niece ! On devroit marier les prêtres. A ces mots il est devenu rêveur & triste ; puis ayant saisi son instrument consolateur : voyons, s'est-il écrié, divertissons-nous. Comme avant-hier il a joué pendant plus d'une heure ; & comme avant-hier, je me suis en allée, sans qu'il ait paru s'en appercevoir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 9 juillet 1782 ; 9 heures du soir.

DANS quel étonnement je suis encore, Dorothée ! Quel est ce jeune homme qui venant offrir à mes yeux

la vivante image d'un individu de fon fexe, que je dois craindre & que j'ai peut-être le droit de haïr, ne m'a pourtant infpiré qu'une furprife fans effroi? Qui peut maintenant caufer le trouble de mon cœur, cette émotion fi vive que je ne reffentis jamais, cette agitation fecrette qui n'a rien de pénible? Et pour tout dire enfin, d'où vient que j'éprouve je ne fais quel mouvement de fatisfaction intérieure dont je cherche en vain le motif? Ah! n'eft-ce pas un effet de la condition où je fuis réduite, de cette condition fi miférable, qui fait qu'à préfent je dois m'eftimer trop heureufe, quand il n'y a rien que de bizarre dans ce qui m'arrive?

Ce foir je m'occupois d'un détail de ménage qu'il eft inutile..... Eh! pourquoi? pourquoi cette réticence? Aurois-je fi-tôt oublié ce que mon

oncle me disoit, il n'y a pas une heure, pour consoler ma foiblesse : l'espece d'abjection dont on veut frapper toute profession servile, pourroit-elle s'étendre sur une infortunée qui, n'ayant pas mérité son abaissement, sait néanmoins s'y résigner ? ou plutôt est-il vrai qu'il y ait des professions honteuses en elles-mêmes ? N'est-ce pas un absurde préjugé qui flétrit celles que nos mœurs & nos loix ensemble autorisent ; celles à qui l'on ne peut reprocher que leur obscure utilité, que leurs travaux pénibles trop peu salariés ? Y a-t-il un état, si méprisé qu'il soit du vulgaire, si bas qu'il paroisse aux dédaigneux regards de ces hommes ridiculement orgueilleux qui pensent que la nature, après les avoir tout exprès formés pour être maîtres, leur fait naître à dessein des serviteurs ; y a-t-il un état

qu'on ne puiſſe honorer par les vertus qui lui ſont propres, unies aux ſentimens dignes d'une condition meilleure ?

Non, Dorothée, non ſans doute il n'y en a pas. Mon oncle avoit raiſon. Je le ſens au témoignage de ma conſcience ſi tranquille. Je le ſens à cette fierté noble qui accompagne la force dont on a beſoin pour ſupporter courageuſement le malheur! Pardonne cependant au mouvement de fauſſe honte qui m'avoit ſaiſie; pardonne, car je ne rougis plus que d'avoir eu l'idée de te dérober un aveu de ſi peu d'importance; ma ſœur, ce détail de ménage dont je m'occupois, c'étoit le repaſſage du moins mauvais des deux ſurplis de mon pauvre curé.

Tout-à-coup je crois entendre aux environs du presbytere un bruit qui ne ſignifie rien pour moi, mais qui fait

treſſaillir mon oncle. Mon jeune ami de retour ! s'écrie-t-il. Soudain il vole & preſque auſſi-tôt ramene un jeune homme.... Dorothée, pénetre-toi de ma ſtupéfaction profonde : Murville eſt devant moi !

Mais non, non ; ce n'eſt point Murville. Quoique la reſſemblance doive paroître d'abord parfaite à d'autres yeux, la différence eſt encore pour les miens très-frappante. Je n'ai pu, même au premier coup-d'œil, m'y tromper. Je vois bien la taille & la figure de mon perſécuteur ; mais je ne vois ni ſon maintien ni ſa phyſionomie.

Son maintien, où reſpire tant d'aſſurance, peut paroître plus impoſant : celui-ci pourtant n'eſt point dépourvu de nobleſſe, & j'y remarque des graces naturelles que l'autre n'a pas. La jolie figure de Murville eſt, je

l'avoue, pleine de cette vivacité qui annonce ordinairement beaucoup d'esprit : néanmoins il y manque ce mêlange de douceur qui tempere le feu de celle-ci, cette impreſſion de bonté qui lui donne ſon plus grand charme. Murville, ſi c'étoit lui, n'eût pas manqué de m'aborder auſſi-tôt avec cet empreſſement de galanterie qui n'eſt pas très-reſpectueux : tout au-contraire, l'inconnu s'eſt arrêté dès qu'il a pu m'appercevoir ; il eſt là, ſur le ſeuil de la porte ! il y reſte tout ſurpris, très-décontenancé, preſque tremblant ! Il y reſte, comme s'il y avoit pour lui quelque péril à le franchir ! Je le vois même, tandis qu'il me jette à la dérobée quelques regards timides, je le vois rougir pluſieurs fois, & peut-être que de ſa vie Murville n'a ſu rougir ! & peut-être qu'il ſe croiroit déshonoré ſi quelquefois

par hasard il avoit eu l'air interdit devant une femme!

Non, ce n'est point mon persécuteur; ce jeune homme, quoiqu'il m'en présente l'image, ne sauroit m'effrayer : je ne pense pas qu'il soit possible d'offrir jamais, avec des traits si semblables, un air si peu ressemblant.

Cependant, il reste toujours immobile, & je continue, moi, de lui donner involontairement toute mon attention qu'enfin mon malheureux oncle rappelle sur un autre objet, par ces cris de douleur : ma niece, eh! mon surplis! mon bon supplis, ma niece! mon bon surplis qui brûle!

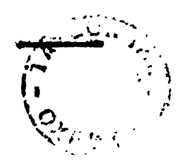
En effet, ma main levée quand le jeune homme avoit paru, ma main étoit ensuite, par un mouvement machinal, successivement descendue, & le ferd chaud qu'elle tenoit s'étant posé

tout au milieu de mon ouvrage, venoit d'y faire un grand trou.

M. Sévin, fort ému, gronde Juliette. C'eſt alors que l'inconnu s'approche pour balbutier en ma faveur quelques mots d'excuſe, dont le ſuccès ne ſauroit être douteux, puiſque mon oncle eſt incapable de garder longtemps rancune à qui que ce ſoit. Cette fois, ſa belle humeur ne revient que trop tôt; il l'exerce aux dépens de ſa niece & de ſon ami. M. Sévin complimente le jeune homme ſur ſon empreſſement à juſtifier l'étourderie d'une jolie fille; puis s'adreſſant à Juliette, il lui demande en riant d'où peuvent provenir les longues diſtractions que la vue d'un joli garçon lui cauſe. Je ne ſais pourquoi le bon curé, dont en mille occaſions la gaieté ne m'a pas déplû, maintenant me fatigue. Combien j'aimerois mieux qu'il fût encore fâché!

thé! Que ne donnerois-je pas pour qu'il voulût recommencer à me quereller! Preſſée de me dérober à ſes plaiſanteries, je ſaiſis le premier prétexte qui ſe préſente, & cours m'enfermer dans ma chambre, où, pour eſſayer quelque diverſion à mes rêveries, je me hâte de t'écrire tout ce qui vient de ſe paſſer.

J'avois pourtant quelqu'impatience d'apprendre le nom de ce jeune homme, de ſavoir quelle eſt ſa famille, de connoître.... Mais le voilà qui part; voilà mon oncle qui m'appelle; adieu, Dorothée.



DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 9 juillet 1782, onze heures du soir.

O MON FRERE! partagez ma joie. Je viens de la voir! elle eſt bien, très-bien!... Mieux peut-être qu'elle ne vous a jamais paru dans ſes plus beaux jours! Sans doute mon arrivée, qu'elle ne croyoit pas ſi prochaine, n'a pas peu contribué... Vous ai-je écrit que j'allois faire un voyage? Voyage cent fois heureux! plus heureux encore que je n'avois oſé l'eſpérer!... Car il ne m'a pas long-temps ſéparé d'elle; & mon retour ſi prompt l'a miſe dans une joie!... Elle eſt bien naturelle ſa joie! Si vous ſaviez comme elle a vu la mort de près! Mais tous ſes dangers ſont finis. O bonheur!

elle eſt ſauvée ! Je vous la garantis/ ſauvée ! Bovile... Bovile ne l'entraînera pas dans la nuit du tombeau.

Ce n'eſt pas qu'elle ait ceſſé de l'aimer. Ah ! ſi le cœur d'Eléonore étoit capable de changer, il n'y auroit donc pas au monde une femme conſtante ? Cela ſeroit trop cruel à penſer !.... Non, ma ſœur n'a pas ceſſé de chérir ſon amant ; mais... comme vous l'écriviez, mon frere, il n'y a pas d'éternelles douleurs : tôt ou tard il arrive un jour propice aux malheureux, un jour qui ſeche leurs larmes... A propos de la douleur d'Eléonore, vous concevez qu'il lui reſte un violent deſir de recevoir du moins l'hiſtoire détaillée des derniers momens de Bovile. Je dis *ſes derniers momens*, & peut-être j'ai tort. Juſqu'à de plus amples éclairciſſemens, il faut dire *ſes derniers exploits.* Car enfin le ſort de

Bovile n'eſt pas bien connu. On a de fortes raiſons de préſumer ſa mort ; cependant elle n'eſt pas avérée. Il paroît trop certain que les ennemis de ce brave homme l'ont indignement ſacrifié : l'eſt-il également qu'ils aient recueilli le prix de leurs crimes ? Quelqu'un peut-il phyſiquement aſſurer que Bovile ne vit plus ? Souffrez patiemment ces doutes, mon frere. Eh ! que ne puis-je moi-même les trouver moins déraiſonnables ! je ne fais que les répéter. Ils appartiennent à ma ſœur ; ſa tendreſſe s'y complaît : le moyen que ſa raiſon les repouſſe ! Où ſont les infortunés qui ne s'empreſſent pas à careſſer l'ombre de l'eſpérance ? Si pourtant il y faut renoncer, s'il devient certain que Bovile ne vit plus, croyez-vous qu'alors ſes ennemis oſeront, pour comble de forfaits, ſolliciter la confiſcation de

ſes biens, qu'ils ne pourroient obtenir qu'en faiſant flétrir ſa mémoire ?

Veuillez répondre à toutes mes queſtions, Murville. Dans la ville où vous êtes, les informations ſont faciles à recueillir. Ne négligez aucune des démarches néceſſaires : hâtez-vous de me faire paſſer les derniers renſeignemens que nous deſirons.

Bon ſoir, mon frere, je vous quitte un peu bruſquement, pardon : je me ſens une inquiétude !... Ce n'eſt pas ma ſœur, ſon état ne peut plus m'allarmer... C'eſt que j'ai fait ce ſoir une rencontre ſi ſinguliere !... la ſurpriſe... Je ſuis dans un trouble ! bon ſoir, mon frere.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

10 Juillet 1782, 5 heures du matin.

L'ÉTRANGE destinée que la mienne! Si des événemens sinistres ne me tourmentent, de bisarres incidens m'inquietent. Je suis, au péril de ma vie, tirée de la prison où me retient le plus indélicat des amans; & c'est pour m'aller jetter dans un asyle peu sûr, où je reste, pour ainsi dire, sous l'œil & sous la main de mon persécuteur. Ce jeune homme que je voyois sans crainte, j'aurois dû trembler devant lui! non que je doive penser qu'il ait la moindre intention de me nuire; mais il peut me perdre sans le vouloir; il le peut, Dorothée, puisqu'il est le frere de Murville.

Ainsi la longue émotion que je res-

ſentois hier, étoit un avertiſſement de la ſituation critique où j'allois me trouver. Ainſi le trouble qui m'agite encore eſt une ſuite néceſſaire de ma poſition nouvelle.

En effet, s'il m'eſt permis d'eſpérer que pluſieurs circonſtances ne ſe réuniront pas pour découvrir l'infortunée Varmont, n'ai-je pas lieu de craindre au moins que le plus petit indice ne trahiſſe Mademoiſelle de Terville? Ne peut-il pas arriver, par exemple, qu'en écrivant à ſon frere, ce jeune-homme ne diſe quelques mots.... Eh comment? comment cela? A propos de quoi M. Doleryal s'occuperoit-il de moi dans ſa correſpondance avec Murville? Par quel haſard l'entretiendroit-il de Juliette, d'une fille obſcure?.. Je n'y ſongeois pas! ... Ce que c'eſt que la peur, Dorothée! comme elle ſe nourrit d'elle-même, quand on a

l'imagination frappée !... Ah ! cependant, il n'y a pas une déraifon fi grande à fuppofer qu'il faffe un jour... par occafion, quelque mention de moi dans une de fes lettres, lorfque de mon côté je lui confacre bien celle-ci toute entiere. Belle comparaifon ! mais la différence eft extrême ! Le foin de ma fûreté doit fouvent appeller mon attention fur ce jeune homme ; & quel intérêt peut jamais m'attirer la fienne ? Allons, mon amour-propre m'égare : il me montre un danger qui n'exifte pas.

Oui, mais tous ne font pas également imaginaires, j'ai d'autres fujets de crainte trop bien fondés. Qui peut empêcher qu'au moment le moins prévu, Murville ne vienne paffer quelques jours, avec fon frere & fa fœur, dans cette ville, fi voifine du hameau qui me cache ? Et comment prévenir

alors une rencontre dont je ſerois continuellement menacée ? Comment ? je n'ai qu'un moyen, c'eſt de me hâter... Mais on m'appelle, adieu ma chere Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME.

Sept heures du ſoir.

J'AI pris le ſeul parti qui fût convenable, ma ſœur; celui de rappeller à mon bienfaiteur l'engagement qu'il a daigné contracter avec moi, de ne dire à perſonne ce que j'ai pu lui confier de mes malheurs. Le bon curé m'a renouvellé ſes promeſſes; il m'a proteſté que chacun reſteroit perſuadé que j'étois ſa niece, & que ſon ami lui-même le croiroit. Au reſte, j'entrevois dans l'avenir un expédient tout contraire. Il m'eſt impoſſible de penſer que ce

jeune homme ait les principes & les mœurs de ſon frere. Tout en lui ſemble ſe réunir pour annoncer la plus belle ame. Il a l'extérieur honnête & décent, une phyſionomie pleine de douceur, l'air de la candeur & de la bonté.... Mais je te l'ai dit, je crois. Qu'importe ! tu me pardonnes bien quelques répétitions ?... Ma ſœur, il a le cœur excellent ! excellent, ſi j'en crois mon oncle. Il eſt l'intime ami de mon oncle ! Cette liaiſon ne fait-elle pas encore ſon éloge ? Eh bien! moi auſſi, je veux obtenir ſon eſtime, fixer ſon attention, exciter même ſa curioſité. Je veux qu'avant de connoître mon ſort, il s'y intéreſſe. Je veux enfin, ſi quelque jour les circonſtances l'exigent, pouvoir, avec pleine ſécurité, lui révéler une partie de mes malheurs & de mes craintes, &, me faire ainſi contre Murville un

protecteur de plus qui m'avertisse de son approche, qui l'écarte de ma retraite, dont les soins veillent continuellement à ma sûreté. N'est-il pas vrai, Dorothée, que je ne saurois, dans ma position si critique, me préparer trop de ressources, me ménager d'avance trop de moyens ?... Je crois entendre du bruit à la porte, j'y cours.

Je me suis trompée, personne ne frappoit. Il est pourtant bien près de sept heures; & mon oncle m'a dit que ce jeune homme venoit tous les jours à six heures au plus tard. Pourquoi donc n'est-il pas ici ? La présence d'un tiers lui rendroit-elle la société de son ami moins agréable ! Bon ! comment ma présence leur sembleroit-elle incommode ? Je ne saurois les gêner dans leur conversation, je ne m'en mêle point. Hier, par exemple, je

n'ai pas dit un mot. Vraiment! voilà ce qui aura pu lui déplaire! Il m'aura crue souverainement dédaigneuse! D'ailleurs il étoit à peine assis quand je me suis retirée. Je me suis retirée presque aussi-tôt! avec une espece d'empressement! Il ne pouvoit deviner la cause de ma fuite; il se sera persuadé que j'avois voulu lui faire une impolitesse? il a grand tort, grand tort certainement!.... Mais cette idée doit l'affliger, l'humilier. Il faut l'en guérir. Il faut aujourd'hui lui faire un accueil moins froid.... & ne pas le quitter sur-tout. Sans doute; je lui ferai compagnie! je resterai, je resterai jusqu'à ce qu'il parte.

Comment? l'horloge de la paroisse se fait entendre, & je compte jusqu'à six, rien de plus! Voyons le cadran.... l'aiguille marque six heures. C'est donc quand cinq heures ont sonné,

ſonné, que mes oreilles.... Je ne ſais pourquoi dans le courant de la journée j'ai tout fait & tout entendu de travers! cela me donne contre moi-même des mouvemens d'impatience! pourtant je ſuis fort aiſe qu'il ſoit moins tard que je ne le croyois; je commençois à craindre qu'il ne vînt pas. Ma ſœur, il faut que je te l'avoue; j'ai quelque deſir de le revoir. Jamais deſir ne fût plus naturel. Car enfin, je ne le connois pas M. Dolerval. Je me ſens, il eſt vrai, quelque diſpoſition à me prévenir favorablement pour lui, mais.. On frappe!.. Ah! cette fois j'ai très-bien entendu! j'y vole. Adieu, Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME.

11 Juillet 1782, 5 heures du matin.

QUE je fuis à plaindre, ma fœur! Qu'il eft cruel de favoir prendre une bonne réfolution, quand on ne fait pas la garder! Je me battrois, tant je fuis mécontente de moi!

J'avois raifon de te l'écrire, ma fœur : il étoit fâché, ce jeune homme; il étoit fâché, maintenant j'en fuis fûre. Son abord a été refpectueux, très-refpectueux; mais j'y ai trouvé quelque chofe de trop poli, qui m'a femblé froid. Je ne pourrois néanmoins, fans injuftice, omettre une obfervation que j'ai faite à fon avantage : c'eft qu'à travers je ne fais quel air de gêne & de fâcherie, on démêloit très-facile-

ment une secrette inquiétude de déplaire ; & ce mêlange d'une fierté noble dans le caractere, & d'une grande bonté dans le cœur, m'a pénétrée pour lui d'estime & de reconnoissance. Aussi me suis-je empressée de lui faire un accueil distingué. Bientôt j'ai vu qu'il me tenoit compte de la maniere dont je savois réparer mes torts. Sa figure avoit pris un air de contentement, une expression de bienveillance, dont le charme étoit inexprimable. Et moi aussi j'éprouvois une satisfaction intérieure, difficile à rendre, mais douce à sentir : jusques-là tout alloit bien.

Malheureusement mon oncle s'est avisé de demander à son ami, si l'objet de son dernier voyage devoit être long-temps un mystere ? Ce voyage intéressoit singuliérement ma sœur, a répondu cet honnête jeune homme,

voilà tout ce qu'il m'eſt permis de vous dire. Vous me preſſeriez vainement de vous confier les motifs qui me l'ont fait entreprendre. C'eſt le ſecret de Madame d'Etioles; les miens ſeront toujours à vous; ceux de ma ſœur ne m'appartiennent pas. Tu ſeras apparemment contente de cette réponſe, Dorothée; je t'avoue qu'elle m'a charmée, & je dois rendre juſtice à mon oncle : il en a paru ſatisfait. Cependant, Monſieur Dolerval continuoit à nous entretenir de ſa ſœur, c'eſt-à-dire qu'il ne tariſſoit pas ſur ſon éloge. On dit que les amans ſont enthouſiaſtes ; je ne connois point leur langage; mais qu'il doit être ſéduiſant, s'ils ſavent, pour vanter leurs maîtreſſes, emprunter celui que le plus tendre des freres employoit à louer ſa ſœur! Je l'écoutois, plongée dans un raviſſement indicible.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un fatal retour ſur moi-même, ait ſi cruellement diſſipé mon ivreſſe ! Qu'elle doit s'applaudir, me ſuis-je dit tout bas, cette Madame d'Etioles, à qui le ciel a donné ce jeune homme pour frere ! Et moi, malheureuſe, quel crime avois-je donc commis pour qu'il me fît naître la ſœur du farouche Varmont ! Que veux-tu, Dorothée, ce rapprochement douloureux, ce terrible contraſte a déchiré mon cœur. J'ai multiplié d'inutiles efforts pour calmer mon agitation mortelle. Oppreſſée du fardeau de mes peines, je me ſuis ſentie prête à pleurer, prête à gémir. Il a fallu quitter la place ; il a fallu courir à ma chambre, pour y verſer des torrens de larmes.

Après de très-longues ſouffrances, j'ai ſongé que mon abſence alloit me

donner encore, aux yeux de ce jeune homme, l'apparence d'un tort. Alors mes pleurs se sont arrêtés. Je me suis hâtée de reparoître. M. Dolerval a mis de l'empressement, de l'intérêt même à s'informer si je me sentois incommodée. Mais c'étoit d'un ton! d'un ton que j'ai bien mérité! M. Dolerval n'avoit plus le même air; il se faisoit violence pour cacher son affliction; a peine a-t-il attendu quelques minutes pour prendre congé de nous.

Et je ne sais quelle fureur de sommeil est venue saisir mon oncle! Mon oncle m'a soutenu qu'il étoit tems de s'aller coucher! Il est bien vrai qu'onze heures venoient de sonner; mais quelque chose avoit dérangé cette horloge. Le moyen de se persuader que cinq grandes heures se fussent écoulées depuis que ce jeune

homme étoit avec nous ! Certainement l'horloge avançoit ! J'en étois ſûre dès hier ; & ce qui me l'a confirmé, c'eſt que la nuit a été d'une longueur extraordinaire. Vingt fois je me ſuis réveillée, m'imaginant qu'il faiſoit jour ! Ce n'étoit que la lune, cette éternelle lune dont la lumiere me trompoit ! J'ai cru que le ſoleil ne ſe leveroit plus ! Auſſi quelle manie de mon oncle de s'en rapporter à l'heure qui ſonne ! Qu'ils ſont à plaindre les gens qui ne ſavent meſurer le tems qu'avec le ſecours d'une horloge.

J'en veux à mon oncle, j'en veux à M. Dolerval. M. Dolerval s'en va dès qu'il me voit reparoître ! Quelle affaire ſi preſſée le rappelloit donc ? Mais il étoit encore fâché, ſans doute. Voilà coup ſur coup deux impoliteſſes dont je parois coupable

envers lui. Ne pouvois-je pas maîtriser ma douleur & rester? Le moyen que je me fasse jamais des amis, si je me comporte de cette maniere! Et quand les cruels qui me perfécutent viendront m'assaillir, je regarderai vainement autour de moi; je n'appercevrai personne qui se soucie d'embrasser ma défense. Et peut-être qu'ainsi je serai réduite à fuir mes ennemis, même avant qu'ils paroissent. Peut-être que je serai très-incessamment forcée d'aller cacher ailleurs, & je ne sais où, mes terreurs, ma honte, mon désespoir.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 13 Juillet 1782.

QUE maudit soit l'écrivain trompeur avec ses phrases équivoques!

Je viens de la voir ! elle eſt bien ! ſes dangers ſont finis ! Ne me ſuis-je pas d'ábord imaginé que le haſard lui avoit fait rencontrer mon ingrate, & qu'il ſe hâtoit de me réjouir du récit de cette heureuſe aventure ! Point du tout ! Monſieur ne daigne pas même en faire mention ! Il ne ſonge pas à m'adreſſer le plus petit mot de conſolation ; c'eſt d'une ſœur & d'un frere qu'il me parle ! Comme s'il ne devoit pas ſavoir que l'objet le plus cher, le ſeul objet, peut-être, dont on doit entretenir un amant, un amant malheureux ſur-tout, c'eſt ſa maîtreſſe !

Pourtant je te remercie de la bonne nouvelle que tu m'apprends, Dolerval. Ma ſœur eſt ſauvée, j'en ſuis enchanté, je n'en ſuis pas ſurpris. Quoique je la connuſſe horriblement ſenſible, je n'ai jamais penſé qu'elle

en dût mourir. Je ne crois pas aux douceurs de ces passions charmantes qui forcent une désolée personne à poursuivre un défunt jusques dans son tombeau. Ce qui pourroit m'étonner, par exemple, m'étonner au-delà de toute expression, ce seroit qu'aujourd'hui l'heureuse Eléonore fût en effet *très-bien*, *mieux qu'elle ne m'a jamais paru dans ses plus beaux jours!* Quoi donc! une convalescence si prompte & si pleine! D'où viendroit ce prodige? Cependant tu l'affirmes : il faut te croire. Il faut croire que, ma sœur ayant eu le bon esprit de goûter ma recette, Bovile, complettement oublié, vient enfin d'obtenir un successeur.

Pourquoi te récrier si fort? rien ne m'est échappé dans ta lettre. J'ai vu ce que tu voulois m'insinuer adroitement : *Les malheureux se plaisent à*

caresser des ombres. J'en fais mon compliment aux malheureux, & je n'en persiste pas moins à maintenir qu'il étoit temps que notre sœur voulût bien caresser des réalités; & malgré tes discours discrets, malgré sa vertu si long-temps éprouvée, je me persuade que c'est le parti qu'elle a pris. Ah! tant mieux pour la société! j'y vois à son grand avantage un bon effet qui, jetté dans le commerce, doit, à coup sûr, en faire hausser les fonds. Tant mieux encore pour l'aimable veuve! C'est ainsi qu'à vingt-deux ans le célibat peut être doux. Qu'elle reçoive mes félicitations sinceres, Dolerval; & qu'au sein des succès qui l'attendent, elle n'oublie pas quelle longue reconnoissance est due à mes conseils trop tard suivis.

Quant aux raisonnemens, que ta prévoyance entasse sur la résurrec-

tion future de Bovile, ils font beaux. Lis cependant ces détails tout frais, qu'un témoin oculaire vient de me faire paffer, & ne vas pas divulguer fes confidences, fi tu ne veux me compromettre ainfi que lui :

» Nous étions à la hauteur des » Açores, quand la flotte angloife a » paru. Malgré notre infériorité, notre » chef d'efcadre devoit protéger la » flotte marchande, & il l'a fait. Mais » quand on a donné les fignaux de re- » traite, on voyoit trop bien que la » *Pallas* ne pouvoit obéir. On devoit » voir auffi que fi l'on vouloit com- » battre encore feulement une demi- » heure, on obtenoit le grand avan- » tage de la dégager & de fauver en- » tiérement le convoi. Mais on a » mieux aimé la laiffer expofée au feu » croifé de trois frégates & d'un vaif- » feau de ligne. Alors, jaloux d'effacer

» du

» du moins dans le sang ennemi la
» tache que la lâcheté des siens pou-
» voit imprimer au pavillon françois,
» le brave commandant de la *Pallas*
» a soutenu, pendant trois heures,
» le combat le plus inégal. Au mo-
» ment où le jour tomboit, on 'a
» vu sa frégate, criblée de coups de
» canon, à fleur d'eau, couler bas.
» La chaloupe a sauvé quelques ma-
» telots. Mais retenu sur son bord
» par le serment qui oblige tout ca-
» pitaine à ne quitter son vaisseau
» que le dernier, l'intrépide Bovile a
» dû s'ensevelir avec lui sous les flots.
» O cruelle soif de l'or! les vain-
» queurs, avides de dépouilles, pour-
» suivoient notre flotte marchande; &
» des hommes périssoient sans secours!
» De tout l'équipage de la *Pallas*, il ne
» s'en est pas sauvé quatre-vingt. Et,
» pour comble de malheur, le capi-

» taine n'eſt pas au nombre des pri-
» ſonniers ! Les lâches ennemis d'un
» brave homme ont complettement
» réuſſi dans leurs déteſtables com-
» plots : l'infortuné Bovile a péri. »

» Mais cet affreux ſuccès n'a pas
» aſſouvi leur vengeance. Ils ſont ve-
» nus à Tercere réparer leur eſca-
» dre. C'eſt là qu'on s'eſt hâté de
» tenir un conſeil de guerre qui vient
» de flétrir la mémoire de Bovile, &
» de prononcer la confiſcation de
» ſes biens. Que d'horreurs ! »

Je ne tranſcris pas les réflexions de mon correſpondant, Dolerval ; ici les faits parlent aſſez d'eux-mêmes : ils ſaiſiſſent mon imagination. Détournons les yeux, repoſons-nous ſur de rians tableaux.

Sais-tu bien qu'au total il n'y avoit pas le ſens commun dans ta derniere lettre. Tu n'avois plus ta tête, quand

tu me l'écrivis; ou bien, ſi tu n'es pas encore fou, tu es donc amoureux ? En effet, qu'eſt-ce qu'un *voyage* que tu me rappelles, quoique tu ne m'en aies jamais parlé ? Qu'eſt-ce encore que cette *rencontre* ? Et ce mêlange de *ſurpriſe* & de *trouble* ? Allons, conviens qu'enfin il y a quelque fillette ſur le tapis. Conviens. Ne t'aviſe pas de faire le diſcret ? Tu t'en repentirois. Il ne ſuffit pas que le haſard t'ai jetté ſur la route, ton inexpérience ne ſauroit ſe paſſer d'un guide. Et vois comme notre Eléonore s'eſt bien trouvée de mes conſeils. Dolerval, je n'ai pas moins d'amitié pour toi. Ne me cachez donc rien ni l'un ni l'autre. Je gouvernérai vos affaires de cœur avec la plus tendre ſollicitude. je veux, ſuivant les circonſtances, vous enſeigner à tous deux les moyens les plus prompts

d'arriver au but. Je confens à révéler à ta fœur toutes les rufes de l'attaque, pourvu qu'elle me promette de ne pas décourager les affiégeans. Toi, je t'éclairerai conftamment fur les petites fymagrées de la défenfe. Ainfi vous pourrez fans doute, réparant le temps perdu, m'atteindre un jour dans la carriere, & déjà l'efpoir de vos fuccès adoucit mon infortune.

Oui, je fuis dans l'infortune, moi! Je n'ai plus entendu parler de Mademoifelle de Terville. Un efpion, que j'entretiens aux côtés de M. Varmont, m'affure qu'elle ne doit pas être à Paris. Ainfi, mon cher ami ne fe feroit pas avifé de me l'enlever? La petite perfonne n'auroit eu befoin que d'elle-même pour m'échapper? La chofe acquiert de la vraifemblance, & j'en fuis piqué. Plus d'une fois je me furprends regrettant beaucoup la

perfide : alors je me dis qu'avec des moyens plus doux, je me la ferois peut-être attachée. Cette idée me tourmente. Si jamais je retrouve la chere enfant... Si je la retrouve ! je la tiendrai de si près, qu'elle ne pourra plus se soustraire à son bonheur.

En attendant que je la tienne, j'ai fait dans cette ville une petite connoissance, qui s'est chargée d'occuper mon loisir ; mais cela m'amuse, & voilà tout. Je sens auprès des plus jolies femmes un vuide ; ... oh ! que Mademoiselle de Terville reparoisse, & soudain je quitte tout pour elle.

---

(1) Dorothée a Émilie de Varmont.

Paris, le 11 Juillet 1782.

Que de nouvelles horribles & consolantes je reçois ensemble, ma chere Emilie! que de sujets d'une affliction profonde & d'une extrême joie j'ai rencontré dans cette longue suite de lettres qui font pour moi le livre de ta

---

(1) Ecrite de Paris le 11 Juillet, reçue à St. Cyr le 14, à cette adresse: à Mademoiselle Juliette, chez le curé de St. Cyr, près de Tours: il paroît que ce fut dans la soirée du 8 Juillet, qu'Emilie mit ensemble à la poste toutes les lettres que depuis long-temps elle écrivoit pour sa sœur. On voit par cette réponse, qu'il n'étoit encore parvenu, le 11 Juillet, à Dorothée, aucune des lettres dans lesquelles Emilie lui parle de Dolerval.

deſtinée ! Ils étoient donc trop bien fondés ces affreux ſoupçons, dont l'horreur me paroiſſoit telle que je m'indignois quelquefois de les nourrir encore ! L'infâme ! quand il me vantoit les grands biens que ta mort pourroit lui laiſſer, il prononçoit ton arrêt ! Il partoit pour t'égorger, le barbare ! quand il me faiſoit ſes adieux ſiniſtres, il partoit pour aſſaſſiner la plus douce, la plus aimable, la plus innocente des créatures... Ma ſœur ! & la ſienne ! O Dieu ! Dieu terrible aux méchans, où ſont les ſupplices infligés au ſcélérat ſouillé du ſang d'Abel ? Quand les enfers engloutiront-ils un monſtre que la terre frémit de porter ? Que fait ta lente juſtice ? Qui retient ta main vengereſſe ? Mais mon Emilie reſpire ! Le bras du très-haut l'a reçue dans le fond de l'abyme, & l'en a

tirée : je dois encore à sa bonté mille actions de graces.

Tu respires! Heureusement que mes yeux s'en étoient assurés, heureusement les caracteres de ta main chérie, ces caracteres que je connois si bien, m'avoient donné la preuve certaine de ton existence, avant qu'un perfide eût osé venir devant moi s'applaudir de ton trépas. C'est aujourd'hui même, c'est ce matin, que le monstre a souillé mon parloir de sa présence. Inquiete des nouveaux forfaits qu'il pouvoit méditer, je me suis fait cette violence d'aller affronter son aspect. Tigre féroce! De quelle joie brilloit son œil sanguinaire! Il venoit de recevoir de Brest, & se hâtoit de m'apporter le procès-verbal qui constatoit le naufrage du *Centaure*, & par conséquent ta fin tragique. *Son mari l'a suivie*

de près, m'a-t-il dit, *il n'est déjà plus, ce héros pour lequel mon pere affectoit une si haute estime ; il n'est déjà plus ; & ce qui vous paroîtra digne de remarque, c'est qu'avant de mourir il s'est déshonoré. La justice va s'emparer de son bien, distraction faite de celui de sa femme néanmoins. Grace aux poursuites que j'ai déjà commencées, la dot me sera rendue, sauf à moi d'en compter avec votre sœur, si jamais elle reparoissoit.* A ces mots je n'ai pu réprimer l'excès de ma fureur : si jamais elle reparoissoit, me suis-je écriée ; barbare ! ...

Emilie, je t'allois trahir, j'allois me trahir moi-même. Je m'en suis assez tôt apperçue ; & d'un ton plus calme j'ai répété : si jamais elle reparoissoit, barbare !.... en seriez-vous content. Il m'a répondu fort tranquillement, *que ce pouvoit être une chose fort agréable de te revoir ; mais qu'il*

lui paroîtroit toujours fâcheux de rendre tant d'argent. Et tout d'un coup, pour se débarrasser d'un tas de papiers qui l'incommodoient, il a fait entrer son domestique. C'étoit Lafleur! A l'approche subite de cet homme, dont la main avoit pu lever le poignard sur le sein d'Emilie, un mouvement d'horreur m'a saisie; mais bientôt ne voyant plus dans ce malheureux que ton libérateur, je me suis attendrie jusqu'aux larmes. Sans la grille qui me retenoit, j'allois tomber à ses pieds! j'allois, dans l'excès de ma reconnoissance, le remercier cent fois de n'avoir pas entiérement fermé son cœur à la voix de l'humanité. Cependant, soit qu'il se fût apperçu de la premiere impression que son abord avoit produit sur moi, soit plutôt que la seule vue de la sœur d'Emilie eût suffi pour remuer

ſes entrailles, Lafleur a perdu toute contenance. Il a pâli. Je l'ai vu s'appuyer contre le mur & s'aſſeoir enfin, prêt à s'évanouir. Son maître alors s'eſt contenté de lui demander s'il lui arrivoit ſouvent de tomber en foibleſſe. L'infortuné domeſtique a dit pluſieurs fois : non; mais d'une voix bien altérée. *Tant mieux*! s'eſt écrié le farouche jeune homme : *car ſi les accès de ce mal devenoient fréquens, il faudroit abſolument nous ſéparer.* A ce dernier trait, j'ai craint de ne pouvoir contenir mon indignation; je me ſuis enfuie.

Ainſi ton aſſaſſin va recueillir les fruits de ſes crimes. Bientôt tes dépouilles l'enrichiront. Et je dois le ſouffrir! Et je ne puis l'empêcher! Hélas! de tous les biens de ce monde, il ne te reſte que la vie : ſi mon indiſcrétion te l'enlevoit, je périrois de déſeſpoir. Vas, ſois tranquille, compte

ſur moi, crois qu'on m'ôteroit le jour avant de m'arracher ton ſecret.

Quant à ce qui regarde ta ſituation actuelle, qu'aurois-je à te dire? Quelles lumieres attends-tu de mon inexpérience? Tiens, ma chere Emilie, je ne pourrois que conſulter mon amie, cette dame en chambre qui veut bien recevoir tes lettres & me les donner? Dis-moi ſi cette reſſource ne te ſemble pas trop dangereuſe?

En attendant, ne néglige aucune précaution pour ta ſûreté. Redouble de vigilance, dérobe bien ton exiſtence à tous les yeux. Sur-tout recueille tes forces contre le malheur. Eh quel mortel n'a pas beſoin de courage? Cette vie n'eſt qu'un temps d'épreuves & de peines. Vas, ſi je te faiſois le tableau de celles qui m'aſſiégent ici, tu trouverois peut-être que Juliette ſi malheureuſe, ne

l'eſt

l'eſt pas encore autant que la pauvre Dorothée !

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 18 juillet 17:2.

AH, qu'il s'en empare, de mes richeſſes ; il le peut : je me garderai bien de l'expoſer à l'alternative de me les rendre ou de m'immoler encore. Qu'il s'en empare ! Mais du moins, & c'eſt le dernier vœu que m'arrache pour lui le cri de la nature qu'il a refuſé d'entendre, mais du moins qu'il ne trouve bientôt plus aucun charme dans leur jouiſſance ; que l'inſupportable ſouvenir du forfait qui les lui valut, le pourſuive ſans ceſſe ; que le remords s'attache à ſon cœur & le ronge ; que dans une affreuſe aliénation d'eſprit, il entende

à chaque heure du jour ma voix plaintive; qu'il voye à ses côtés, dans les ténebres de la nuit, mon ombre sanglante; qu'il devienne enfin le plus misérable des hommes, & qu'il puisse obtenir ainsi qu'un jour Dieu lui pardonne!

Toi, Dorothée, ne me parle jamais de lui...... que pour m'apprendre son repentir.

Garde-toi bien aussi de consulter la personne dont tu m'offres les conseils. Il y auroit en effet quelque péril à mettre, sans une nécessité reconnue, quelqu'un dans notre confidence. Dorothée, c'est un grand maître que l'adversité! Celui-là sembloit avoir pris à tâche d'élever ma triste jeunesse. En peu de temps il a, par de rudes leçons, éclairé mon ignorance, avancé ma raison, formé mon jugement. C'est sur la défiance

qu'il m'inſpire que je me repoſe du ſoin de me conſeiller dans les occaſions difficiles.

Et dès à préſent je commence à m'appercevoir que j'avois eu tort de déſeſpérer de moi-même. Je vois qu'il ne m'eſt pas impoſſible d'inſpirer des ſentimens de bienveillance à quelqu'un. M. Dolerval eſt venu tous ces jours-ci paſſer avec nous la ſoirée. Je me trompois bien, quand je penſois que ce jeune homme trouveroit la préſence d'un tiers incommode ou déſagréable. Tout au contraire, il s'applaudit de ce que je demeure avec mon oncle. Je l'entends quelquefois complimenter M le curé du bonheur qu'il a de poſſéder chez lui ſa niece, une niece auſſi...... auſſi charmante, dit-il.

Une choſe qui ne me tranquilliſe gueres moins, c'eſt de voir que mon

oncle aussi paroît s'attacher à moi chaque jour davantage. Je ne finirois pas, si j'entreprenois de te détailler les égards qu'il me prodigue, les attentions dont il me comble. Il n'y a plus de travail qui ne lui paroisse trop fatiguant pour Juliette, plus de mêts qui lui semble assez délicat. Il se ruineroit pour moi, si je le voulois souffrir ! Je n'aurois qu'à l'en croire, il se chargeroit seul de tout le tracas du ménage ! de sorte qu'il ne me resteroit plus autre chose à faire dans le presbytere que de me promener, manger & dormir du matin au soir.

Tu ne feras peut-être pas fâchée d'apprendre comment nos journées se passent. Je ne te dirai pas grand-chose des matinées : les matinées sont consacrées aux soins domestiques, elles n'offrent rien de bien intéres-

fant ; mais après dîner, Monsieur Dolerval arrive, il nous trouve au jardin. Mon oncle y travaille ; mais le moyen que sa niece y fasse quelque chose ! Que je prenne la bêche ou le rateau, M. Sévin se fâche, il dit que je ne suis pas assez forte. Si je me dispose à pálisser., M. Dolerval m'en empêche, il prétend que cela me gâte les mains. Croirois-tu qu'il ne m'est pas même permis d'arroser les fleurs ? A propos de fleurs, on les cueille. M. Dolerval me fait tous les soirs un bouquet. Ce bouquet, il en faut convenir, est mieux composé, mieux nuancé, fait avec plus de grace que celui dont M. le curé veut absolument que je me pare tous les matins.

A la chûte du jour, le serein nous chasse, nous rentrons. Monsieur le curé soupe, on cause. C'est M. Do-

lerval fur-tout qui foutient & anime la converfation. Il conte ingénument les plaifirs & les accidens de fon enfance, les occupations & les délaffemens de fa jeuneffe. Il eft certain que les détails dans lefquels il entre à cette occafion, tirent leur principal intérêt de la maniere dont ils font préfentés. Et vraiment, ma fœur, tu ne te feras pas une idée du charme que ce jeune homme fait répandre fur fes moindres récits! Au furplus, c'eft alors que j'ai lieu de m'appercevoir qu'il attache quelque prix à mon opinion. En effet, quoiqu'il dife toujours bien, toujours au mieux, il ne paroît un peu content de lui-même, qu'au moment jufte où j'ai l'air d'approuver. Cependant mon tour vient. M. Dolerval m'interroge fur mes parens, fur le lieu qui m'a vue naître, fur les premiers objets de

mes attachemens. Mais ne va pas t'imaginer que ce soit vaine curiosité de sa part, & besoin de tuer le temps. Oh! point du tout! Il n'y a pas à s'y méprendre! On voit que c'est par intérêt, par pur intérêt pour vous-même, qu'il vous accable ainsi de questions. Et tiens, ma sœur, quand il m'en fait de trop embarrassantes, mon oncle vient à mon secours, & M. Dolerval paroît toujours regretter beaucoup que ce ne soit pas moi qui réponde.

Ainsi nos soirées s'écoulent avec une vitesse que je ne conçois pas. Comment cette horloge sonne-t-elle toujours minuit, un moment après que M. Dolerval a pris congé de nous!

Je t'assure, Dorothée, qu'on a raison de dire qu'il n'y a point de condition, si pénible qu'elle semble

au premier coup-d'œil, qui ne comporte en ſoi quelques dédommagemens. Je t'aſſure qu'à tout prendre, la mienne commence à me paroître très-ſupportable.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 19 juillet 1782.

JE n'ai pu montrer votre derniere lettre à Madame d'Etioles, mon frere : vous y traitez notre eſtimable ſœur avec un excès d'irrévérence qui m'étonne ; car enfin j'avois ouï dire qu'au ſein de leurs déſordres les plus libertins étoient forcés de conſerver encore quelque reſpect à la vertu. Pardon, Murville, je ſerois ſans doute déſolé de vous offenſer ; mais je ne puis ſouffrir non plus qu'Eléonore ſoit outragée. Quoi donc!

n'avoit-elle pas mérité par d'assez longues épreuves, qu'avant de la condamner vous daignassiez au moins suspendre votre jugement? Au reste, puisqu'il devient nécessaire que la considération qu'on lui doit vous soit manifestée par des preuves nouvelles, un jour il me sera permis de vous les donner, mon frere; & ce jour-là vous serez obligé de croire à l'amour fidele.

Peut-être aussi viendra-t-il un temps où vous ne me soupçonnerez plus de me complaire à des inclinations basses. Il est vrai que si j'aimois un jour, ce pourroit bien être quelqu'un de cette classe prétendue inférieure, éternel objet du dédain des heureux de la terre. Ce pourroit être une fille que l'aveugle destin auroit jettée dans un état obscur; mais du moins il y

auroit entre sa condition qui tendroit souvent à l'abaisser, & ses sentimens qui l'éleveroient sans cesse, un si parfait contraste, qu'elle paroîtroit, dans son humble fortune, aussi déplacée que tant d'autres au milieu de leurs grandeurs. Une éducation brillante ne l'auroit pas nourrie de ces préjugés de supériorité, de domination, d'excellence dont on berce la longue enfance des personnes d'un rang distingué; mais elle auroit le sentiment inné de tout ce qu'il faut applaudir & de tout ce qu'on doit blâmer; mais elle auroit ce sens intime d'une délicatesse exquise qui, sans étude, marque sa place à chaque vérité; mais la simple nature eût pris plaisir à lui donner sans travail & sans fraix ce que tous les efforts de l'art obtiennent rarement en faveur de vos demoiselles si bien élevées, le goût des

occupations utiles, l'amour des vertus solides & l'aptitude aux talens aimables; mais sur-tout elle porteroit au fond de son cœur plus de véritable noblesse que les filles des rois. Enfin, elle ne pourroit s'attirer l'attention ni par le faste de sa demarche, ni par la pompe de ses atours; mais on la verroit mieux parée, d'une rose & d'un linon blanc, que les plus riches avec les diamans & la pourpre; mais son adolescence à peine commencée, brilleroit à la fois des touchans attraits de cet âge, & des charmes plus éclatans de l'âge qui suit; mais elle réuniroit au suprême degré les agrémens, la dignité, les graces; mais elle posséderoit des trésors de beauté. Que si pourtant elle existoit ainsi que je trouve mille douceurs à vous la peindre, ou peut-être plus étonnante encore, vous, mon frere, vous l'appelleriez

une *fillette*; & moi je la croirois la reine du monde ! & moi j'en voudrois faire l'idole de mon cœur ! Mais, pour parvenir à toucher le sien, pensez-vous que je serois tenté de recourir à vos trompeuses lumieres, à votre expérience funeste ! Eh ! que m'enseigneriez-vous qui valût la peine d'être appris, Murville ? Après avoir long-temps médité vos leçons, je ne saurois plaire qu'à celles qui ne savent pas aimer.

Non, si je commençois à me sentir entraîné par la force d'un attachement qui pourroit décider bientôt le destin de ma vie ; non, ce n'est pas à vous qu'il me conviendroit d'en faire la confidence. La seule Eléonore m'en paroîtroit digne, & ma reconnoissance la lui devroit. Toutefois avant d'oser payer sa confiance par des aveux semblables à ceux dont elle m'honora, je

je voudrois être ſûr de pouvoir, comme elle, garder inaltérable & pure, à travers les épreuves de l'abſence & du temps, une paſſion combattue par les convenances, & contrariée par les événemens. Je voudrois être ſûr, non que l'objet de mes tendreſſes les mérite : pourroit-on ne pas eſtimer ce qu'on aime? mais que moi-même je ſuis digne de l'adorer toujours, quand je devrois ne jamais l'obtenir. Quelle honte, en effet, s'il me falloit recevoir de qui que ce fût des leçons de délicateſſe & de fidélité! quelle honte ſur-tout s'il m'arrivoit enſuite de brûler d'un feu que des difficultés communes puſſent refroidir! comment ſoutenir alors les reproches de ma ſœur ſi conſtamment épriſe au ſein des regrets & des privations? Le moyen d'entendre Eléonore m'accuſer du crime irrémiſ-

fible d'avoir, à fes yeux même, profané l'amour ?

Venons maintenant au feul article de votre lettre qui m'ait intéreffé, Murville. Malheureufement c'eft auffi le feul où vous ayez eu raifon avec moi. Je ne fuis pas fans quelque peine forcé d'en convenir : il paroît que mes efpérances fur l'ami de ma fœur étoient déraifonnables ; les triftes détails que vous m'envoyez, femblent prouver trop bien que Bovile ne vit plus.

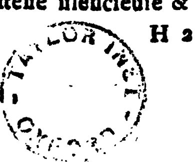
Mon frere, avant de finir, il me refte une grace à vous demander : veuillez pardonner la franchife qui m'a dicté cette réponfe. Je conçois que la différence des opinions, quand elle tient à celle des fentimens, puiffe à la longue altérer l'amitié. Cependant celle que je vous ai vouée ne fera pas

détruite, parce que je persiste à croire avec Madame d'Etioles que, malgré la contagion des principes du monde, il vous reste au fond du cœur assez de bonté naturelle pour que vous reconnoissiez quelque jour toutes vos erreurs. Adieu, mon frere. Je n'attendrai pas sans impatience le retour du courier.

Émilie de Varmont a Dorothée.

St. Cyr, le 24 Juillet 1782.

Oui, ma chere Dorothée, je t'assure que je commence à m'accoutumer à mon sort; mon oncle est un exellent homme en vérité. Quelque chose en lui me déplaisoit: c'étoit cette gaieté presque enfantine que la plus mince bagatelle avoit le pouvoir d'exciter. Ma tristesse silencieuse & sa pé-



tulante allégresse me paroissoient toujours contraster d'une maniere pour moi trop fâcheuse : souvent j'ai senti ma douleur s'aigrir de sa joie. Je ne saurois affirmer que M. Sévin se soit apperçu de cette malheureuse disposition de sa niece ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a changé de maniere & de ton. Je ne veux pas dire qu'il soit devenu chagrin ou grondeur. Seulement sa belle humeur s'est tempérée ; elle est maintenant, moins bruyante, plus réservée, plus douce, plus attirante, presque aussi charmante enfin que celle de M. Dolerval. Et tiens, Dorothée, voilà que j'y songe : cela vient peut-être uniquement de ce que le bon curé prend peu-à-peu, sans qu'il puisse même s'en douter, la teinte de l'heureux caractere de son ami.

J'ai fait, par rapport à mon oncle,

une autre remarque qui ne m'a pas moins flattée. Tu te rappelles, ma sœur, *la phrase favorite* de M. Sévin? Cette phrase qui m'a si fort étonnée le jour de mon entrée au presbytere, & sur le sens équivoque de laquelle je ne m'étois trouvée bien rassurée que lorsqu'avec une ingénuité sans exemple, & pourtant pleine de respect, mon oncle m'avoit confié les peines de son état, en me protestant d'ailleurs, que l'expression de ses regrets n'avoit rien qui me concernât particuliérement, puisqu'il *alloit sans cesse*, ce furent ses propres termes, *en régalant le premier venu.* Eh bien! Dorothée, cette phrase, il est trop vrai qu'il la répétoit à propos de rien, sans relâche, sans retenue; & quoi qu'il eût pu dire pour diminuer mes alarmes, ces fatigantes exclamations me donnoient un secret déplaisir. Tu n'ap-

prendras donc pas sans quelque satisfaction que mon oncle se corrige encore de ce défaut-là. Maintenant la plainte ne lui échappe que quand son cœur est trop plein pour la contenir. Encore se fait-il cet effort de m'en épargner l'amertune. Toutefois à son air pensif, rêveur, profondément préoccupé, je vois d'avance arriver l'instant où le sentiment de ses maux, devenu trop vif, va lui en arracher l'aveu. Lui-même s'en apperçoit, & de peur que je ne l'entende, de peur de m'affliger, sans doute, il se leve brusquement, il me quitte, il va loin de moi gémir ce fatal : *on devroit marier les prêtres* ! Je dis *gémir*, & je dis bien : nulle autre expression ne rendroit mieux la touchante inflexion que prend sa voix, quand elle articule ces mots. Alors, & seulement alors, j'y trouve ce ton de la tendresse & de la

douleur, ces accens d'une ame paſſionnée que M. Dolerval prend ſi bien, lorſqu'il chante une romance.

A propos, c'eſt hier que les deux amis ont fait de la muſique. Je ne te parlerai plus de la baſſe de M. le curé. M. Dolerval a très-agréablement touché quelques ſonates. Enſuite mon oncle s'eſt mis à chanter: elles ne m'ont pas fort amuſée, les chanſons de mon oncle. Ce ne ſont que des ariettes & des rondes, toutes gaies ou bouffonnes. J'en aurois ſûrement trouvé les airs plus jolis, ſi les paroles ne m'avoient pas paru pour la plupart inſignifiantes & mauſſades. Tu ſais combien je préfere les romances. Les romances ont quelque choſe de tendre & de plaintif, qui charme le cœur en le contriſtant. Au reſte, j'admire toujours le haſard qui fait que M. Dolerval ſemble deviner tous mes goûts. M. Do-

lerval nous a chanté les plus touchantes ; & comme il les a chantées ! Que d'expreſſion dans ſa figure, dans ſon regard & dans ſa voix ! Sa voix ? elle eſt charmante ! elle eſt enchantereſſe ! elle a porté juſqu'au fond de mon ame la langueur & l'attendriſſement ! Je ne me ſerois pas laſſée de l'entendre ! Il a trop tôt fini, mais par les couplets ſuivans, ſur l'air que je t'envoie noté (1).

I.

Le printemps, l'amour & Sylvie
Inquiétoient ma liberté ;
J'ai vaincu la coquetterie
Et la nature & la beauté.
Mais bientô je ne ſuis plus maître
Des feux qui vont me conſumer.
La plus belle vient de paroître,
Et je ſens bien qu'il faut aimer.

---

(1) Cet air ne s'eſt pas retrouvé.

I I.

Elle eſt jolie, elle eſt charmante,
Et n'a pas l'air de le ſavoir.
Sans même y ſonger, elle enchante;
Elle ſoumet, ſans le vouloir.
L'art qui ſéduit, je le déteſte;
Contre un tyran l'on doit s'armer;
Mais la beauté ſimple & modeſte,
Ah! je ſens bien qu'il faut l'aimer.

I I I.

Déjà, déjà mon cœur l'adore;
Le jour, ſon image me ſuit;
La nuit, je la retrouve encore
Dans mes ſonges qu'elle embellit.
10 Timide eſpoir qu'amour inſpire,
Daignera-t-on vous confirmer?
Daignera-t-on jamais me dire:
Ah! je ſens bien qu'il faut aimer?

ges, on ne doit pas non plus en affecter le dédain. Or, tu sais que dans le nombre des talens dont mon pere nous dota malgré Madame de Varmont, la musique fut comptée pour beaucoup, & me valut quelques succès. Sans doute M. Dolerval touche passablement & chante à merveille. Pourtant ma voix vaut bien la sienne, & certainement il n'est pas mon égal au piano. Voilà ce que je puis te dire sans un excès d'amour-propre; & voilà ce que je me disois à moi-même tout bas. Violemment tentée de me mêler du concert, je jouissois d'avance de la surprise de Monsieur.... de la surprise des deux amis. Cependant plusieurs réflexions m'avoient arrêtée : falloit-il, en montrant au bon curé tout ce que je savois faire, découvrir sans nécessité le mensonge auquel je m'étois vue
quinze

quinze jours auparavant réduite, lorsqu'il avoit été question de lui dérober ma science! D'ailleurs, n'y auroit-il pas dans tout ceci quelque chose de très-désobligeant pour M. Sévin? Cette derniere considération sur-tout m'ayant déterminée, je m'étois, non sans peine, résignée au rôle passif d'approbateur, & je l'avois courageusement soutenu jusqu'à l'instaut où je ne sais quelle préoccupation me conduisit à frédonner, sans que j'y songeasse, les derniers vers de la nouvelle chanson.

Heureusement la surprise des deux amis m'avertit presqu'aussitôt de ma faute; heureusement je n'avois formé qu'à mi-voix des sons mal articulés: ainsi je pouvois encore nier que je fusse musicienne. Mais M. Dolerval me pressa, me supplia d'essayer de mettre ces paroles sur l'air: il n'y

eut pas moyen de m'en dispenser. Je pris du moins la précaution de chanter sans méthode, à-peu-près comme une écoliere qui commence la gamme. Ce fut au reste un soin bien surabondant, car le hazard voulut qu'en ce moment ma voix devint tremblante & voilée. On ne m'en fit pas moins de grands complimens, on m'assura que je devois cultiver des dispositions si recommandables. Mon oncle aussitôt me renouvella ses offres; mais M. Dolerval m'a demandé la préférence; il me l'a demandée de ce ton plus engageant, plus persuasif qui lui est naturel, de sorte que me voilà désormais dans l'étrange embarras de savoir auquel des deux amis je laisserai prendre la peine de m'enseigner ce qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre aussi bien que moi. Bon! je verrai, je temporiserai,

je...... mais il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que nous avons dîné; voici le moment où.... où je ne puis me dispenser de paroître. Adieu, ma chere Dorothée.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 28 juillet 1782.

VOUS ne me répondez pas, mon frere : je vous ai sans doute écrit des vérités un peu dures; mais n'ayant fait que ce que j'ai dû, pourrois-je être coupable? Pourtant si je vous ai fâché, je ne m'en consolerai pas.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Ce 2 Août 1782; minuit.

J'AI reçu ta lettre aujourd'hui, ma fœur; j'y vois avec fenfibilité que feulement fur le portrait que je t'ai fait de mon oncle, tu as conçu pour lui beaucoup d'eftime. Sans doute il doit y avoir dans fon état, comme tu le remarques fort bien, très-peu d'hommes d'un caractere à la fois aimable & bon comme le fien. Cependant je m'étonne un peu de ce qu'en me parlant de fon ami, tu bornes fon éloge à me dire que je parois avoir pour ce jeune homme une amitié toute particuliere. Oui, ma fœur; & c'eft qu'il la mérite! C'eft que perfonne n'en eft auffi digne que lui! Mais vous, à ma place!

vous-même, Dorothée, pourriez-vous, dites-le moi, je vous en prie, pourriez-vous lui refuser un vif attachement? Comment donc! Est-ce que je ne lui aurois pas rendu justice dans mes lettres? Est-ce que j'aurois négligé de te le peindre tel qu'il est? Ce seroit de ma part une omission bien inexcusable!

Que je ne t'aye rien dit de ses talens, de ses graces, de sa beauté, de la foule des avantages extérieurs dont il brille; je le conçois : il n'y a rien là qui puisse nous intéresser beaucoup ni l'une ni l'autre. Mais que je ne me sois pas empressée de te présenter le ravissant tableau de ses inclinations douces, de ses mœurs innocentes; que je ne t'aye pas vanté comme il le falloit toutes les qualités de son cœur, toutes les vertus de sa belle ame; voilà ce que tu ne

devrois pas me pardonner ; voilà de ces injuſtices dont je n'aurois jamais cru pouvoir me rendre coupable !

En effet, n'eſt-il pas ſurpenant que ce jeune homme, qui pourroit ſans aucun riſque appeller ſur lui l'examen du cenſeur le plus auſtere, ait pour les défauts d'autrui cet excès d'indulgence qu'on feroit par fois tenté de nommer foibleſſe ? N'eſt-il pas très-extraordinaire que lui, qui ne ſe permettroit pas la plus petite offenſe contre ſon ennemi mortel, ne garde aucun reſſentiment des torts d'un ami ? N'eſt-ce pas une choſe admirable, enfin, que cette extrême ſenſibilité de ſon cœur, jointe à l'inaltérable douceur de ſon caractere ? Je veux t'en rapporter un trait tout nouveau, Dorothée.

Mon oncle, il faut te l'avouer, n'eſt plus le même homme. Je m'é-

tois trop preſſée de me féliciter du changement de ſon humeur, & d'en augurer favorablement. La révolution qui s'eſt faite en lui, ne s'eſt pas arrêtée au point où je l'avois jugée bonne. Une mélancolie d'abord aſſez douce a remplacé la gaieté tout-à-fait éteinte; mais malheureuſement la triſteſſe profonde & les ſombres chagrins viennent de ſuccéder. M. Dolerval ne l'a jamais vu dans un état ſemblable. Si les inconvéniens de cette étrange métamorphoſe ne touchoient que moi, je ne pourrois que plaindre mon malheureux oncle, je ne ſongerois qu'à le conſoler. Pourquoi faut-il que, dans les plus forts accès du mal atrabilaire qui le poſſede, il ne s'en prenne jamais à ſa niece, avec qui du moins il a peut-être le droit de ſe fâcher; & qu'il laiſſe au contraire tomber tout le

poids de sa mauvaise humeur sur son ami, sur son généreux ami, que je vois si fort compâtir à sa peine ignorée, & qui s'efforce comme moi, trop inutilement hélas ! d'en pénétrer la cause ?

Hier il étoit minuit qu'on n'avoit pas encore ouvert le recueil de romances que M. Doleryal avoit eu l'attention d'apporter. Mon oncle, chose étrange ! n'avoit pas paru se soucier qu'on se livrât à ce délassement. Cependant M. Dolerval crut pouvoir chanter, seulement une fois, ma chanson; la sienne, je veux dire. Eh bien, quoiqu'elle soit courte, mon oncle eut l'air d'en attendre impatiemment la fin. Mais ce n'est pas tout ! admire l'étonnant caprice : à l'instant où ce jeune homme nous fait ses adieux, M. Sévin qui de la soirée n'avoit pas voulu regarder une

note, ne s'avise-t-il pas de demander d'un ton d'aigreur à son ami : *Si Madame d'Etioles ne veut plus jamais l'honorer de ses visites? Si elle a juré de ne pas revenir chez lui faire de la musique?* — *Excusez ma sœur, elle est à présent embarrassée, occupée...* M. Dolerval alloit continuer, on l'interrompt brusquement : *bon! ce ne sont pas ses chagrins qui l'occupent!* — *Au ton dont vous le dites*, réplique l'excellent frere, avec un peu d'émotion, *ne pourroit-on pas croire que vous en êtes fâché?* — *Ma foi*, s'écrie-t-on, *je puis du moins en être surpris! je puis être surpris qu'une femme que j'ai vue, il n'y a pas six semaines, prête à mourir du chagrin de la perte de son mari, paroisse déjà tout-à-fait consolée. Qu'est-ce donc que l'attachement des femmes, s'il ne peut survivre plus d'un*

mois à son objet? Que voulez-vous que l'on pense d'une douleur qu'elle ne se donne pas la peine de garder plus long-temps? Toutes les fois que je songe à cela, j'ai moins de regret qu'on ne veuille pas marier les prêtres.

A ce propos vraiment malhonnête, Dorothée, tu aurois vu M. Dolerval dans l'accablement de la surprise & du chagrin. Cependant, au-lieu de se fâcher, il a dit d'un ton touchant: *Ah, mon ami! qu'est-ce que je viens d'entendre? Que de mal vous m'avez fait!* en même-temps il lui tendoit les mains. Croirois-tu qu'au-lieu de voler dans ses bras, M. Sévin a fait quelques pas en arriere? J'en ai senti, moi qui te parle, un mouvement d'impatience! mais rien ne peut altérer la douceur de ce jeune homme. Il s'est retiré pénétré d'affliction. Néanmoins, maintenant

que j'y pense, je me rappelle très-bien qu'il n'avoit pas donné le moindre signe de colere.

Bon soir, Juliette : a dit M. le curé resté seul avec moi.... — mon oncle, il est parti désolé. — Eh bien, le propos m'est échappé ; que voulez-vous que j'y fasse ? — Mon oncle, il ne reviendra pas ! — il ne reviendra pas ! a-t-il répété tout de suite avec inquiétude ; puis d'un ton plus doux : vous vous allarmez trop facilement. Rassurez-vous, Juliette, rassurez-vous, il reviendra. Je ne le traite pas ordinairement si mal ; & d'ailleurs vous, ma niece, ne lui avez-vous pas fait un accueil obligeant ? Pourquoi vous feroit-il supporter la peine de ma faute ? Et sans cela même je le connois incapable de me garder rancune pour un moment de vivacité. Rassurez-vous, il reviendra,

je vous le promets. C'eſt moi qui vous le promets, chere enfant........ bon ſoir.... Je deviens triſte, grondeur, inſupportable, ma fille! daignez ne pas m'en vouloir. Plaignez-moi, que Dolerval auſſi me plaigne! & qu'il me pardonne! entendez-vous, ma niece? qu'il me pardonne, je vous en prie!

Alors il m'a quittée; il m'a laiſſée touchée de ce prompt repentir, attendrie juſqu'aux larmes! cependant, quoi qu'il m'eût dit, j'étois inquiete. Je craignois que M. Dolerval ne revînt pas. Je ſavois que de toutes les peines qu'il pût recevoir, la plus ſenſible étoit un outrage fait à ſa ſœur; mais n'importe: il eſt revenu tantôt; il eſt revenu plutôt que de coutume; & du plus loin qu'il a vu mon oncle, il a volé vers lui. Mon oncle vouloit par-

ler,

ler, s'excuser; il ne l'a pas souffert, il l'a tendrement embrassé !

Que penses-tu de cela, Dorothée ? Qu'en penses-tu ? je veux que tu me répondes; que tu me répondes le plutôt possible.

DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARMONT.

Paris, le 4 Août 1782

EMILIE, tu ne l'as pas du tout comprise, ma derniere lettre; & je crois avoir trop bien entendu les tiennes. Je crois entrevoir que certaine passion obscurcit le meilleur jugement, tandis qu'au contraire l'amitié, qui de loin froidement réfléchit & considere, fait éclairer la plus timide inexpérience. Qui l'eût dit cependant qu'un jour ce seroit à Dorothée, abandonnée dans l'ignorance du cloître, qu'il appartiendroit

de foulever le voile épais dont Emilie, environnée des lumieres du monde, auroit laiffé fes yeux fe couvrir ?

Oui, ma pauvre petite fœur, tu marches en aveugle dans une route parfemée d'écueils, & chaque pas t'expofe davantage. Arrête-toi, je t'en conjure : daignes un moment te recueillir. Defcends dans ton cœur pour l'examiner ; fais-toi cet effort de réfoudre fans prévention les queftions que je te propofe.

Jamais, quoi qu'il puiffe arriver, jamais tu n'oublieras ton généreux époux. Le fouvenir de fes bienfaits ne s'effacera point de ta mémoire. Ton époux ! tu avois conçu pour lui beaucoup d'eftime, une vive reconnoiffance, une amitié refpectueufe ; & cependant que penfois-tu, que difois-tu de Bovile ?

Aujourd'hui, car il te deviendra

plus facile de juger par comparaison, aujourd'hui que dis-tu, que penses-tu du jeune Dolerval? D'où viennent ces éloges plus animés que tu lui prodigues? Quel nom donner à l'espece d'enthousiasme qu'il te cause? Enfin, que pourrois-tu penser & dire autre chose, s'il t'avoit inspiré ce qu'on appelle de l'amour?

De l'amour! le mot seul va te faire trembler. Rassure-toi néanmoins: il me semble que tu as encore le temps de revenir sur tes pas.

Ma chere Emilie, je crois voir le précipice, & je te le montre. Quant aux moyens de l'éviter, je m'en rapporte à ta prudence, à ta sagesse, à ce desir de la vertu qui t'inspirera, je n'en doute pas, les meilleures résolutions. Pourvu que le péril ne te soit plus caché, je suis tranquille. Tranquille! ah! ne le crois pas. Je ne puis

l'être quand je vois tant de peines nouvelles ajoutées à celles qui déjà t'accabloient.

Mais cet amour, ce fatal amour, eſt-il donc fait pour le malheur de l'eſpece humaine? Pourquoi ſe plaît-il à tourmenter d'un deſir inquiet les cœurs même qu'il ne doit jamais brûler de ſes feux? Toi, ma ſœur, tu l'auras ſans doute trop tôt connu pour ton repos; & moi, c'eſt peut-être pour mon éternel ennui que j'ai juré de ne le point connoître: ô deſtinée!

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

St. Cyr, le 6 Août, midi.

MON DIEU! quel coup de lumiere tu viens de jetter ſur l'abyme au bord duquel je marchois pleine de confiance! Mon Dieu! les cruelles paſſions

d'autrui n'avoient-elles pas rendu mon ſort aſſez déplorable! Falloit-il encore que les combats d'un amour criminel & malheureux s'élevaſſent au fond de mon cœur? Ne ſuffiſoit-il pas que je fuſſe un objet de pitié? devois-je, pour comble d'infortune, devenir un objet de mépris? Bovile! Oh! mon généreux époux! quoi la reconnoiſſance de tes bienfaits a ſi-tôt péri dans ma mémoire; & le ſentiment que tes vertus avoient mérité ſans pouvoir l'obtenir, un inconnu me l'a tout d'un coup arraché! Quoi! déjà tes mânes ſont outragées! Quoi! ſur ta tombe à peine fermée je brûle d'une flamme adultere!

Conçois l'excès de ma ſurpriſe & de ma douleur, Dorothée : aujourd'hui, pour la premiere fois, je m'apperçois que je ne ſuis pas ſeulement coupable envers mon époux. Tandis

que ton amitié toujours tendre, toujours attentive, veilloit sur ta sœur, mon lâche égoïsme te récompensoit à peine de quelques souvenirs. Insensée, je ne t'entretenois que de mes erreurs! Ingrate, j'oubliois tes peines! Depuis que je suis ici, je crois ne t'avoir pas adressé le plus petit mot de consolation. Quel seroit donc le suprême pouvoir de cet attachement qui, même en sa naissance, m'a fait négliger mes devoirs, offenser mes bienfaiteurs, & porter sur un seul objet, sur un objet jusqu'alors étranger, mon affection toute entiere? Quel obstacle opposer à sa toute-puissance? Quel parti prendre? où me cacher? Que devenir? Ah! malheureuse!

LA MÊME A LA MÊME.

Onze heures du ſoir.

TU vas ſans doute remarquer, ma ſœur, que ce ſoir je ſuis remontée chez moi plutôt que de coutume ? C'eſt que M. Dolerval vient déjà de partir, & mon oncle auſſi-tôt m'a renvoyée.

Je profite de cet incident pour t'apprendre une heureuſe nouvelle : je crois avoir ce matin trop vivement partagé tes allarmes : j'ai lieu de penſer que je ſuis loin d'aimer ce jeune homme autant que nous l'avions craint. Oui, plus je réfléchis, plus je me perſuade que juſqu'à préſent j'ai ſeulement cédé en quelque ſorte à l'impreſſion qu'il s'eſt efforcé de me communiquer. J'ai ſeulement payé ſes

honnêtetés, ses attentions, ses soins de toute espece, d'un peu de reconnoissance : & voilà tout. Je sens bien qu'il y auroit même à cela quelque danger peut-être; & je te promets d'y prendre garde.

Prête-moi quelque attention, ma sœur : tu seras, je l'espere, contente des motifs qui m'ont fait changer d'opinion, pour me rendre plus de confiance en moi-même. Depuis deux jours ces Messieurs ont ensemble des pour-parlers très-longs, très-animés, très-mystérieux; on se parle bas, on s'éloigne, on m'évite : j'ai d'abord été frappée de cette impolitesse! Tantôt sur-tout les interminables chuchotteries ont recommencé; j'ai vu qu'on craignoit plus que jamais de m'admettre au secret de ces conférences : une défiance aussi mal-honnête m'a singuliérement affligée. On s'est décidé

pourtant à revenir à moi ; mais on avoit je ne sais quelle joie difficile à dissimuler : ces marques d'indifférence pour mes peines, ne m'ont pas non plus échappées. Enfin, ce n'est pas ma chanson que l'on a chanté ; mais celle-ci que tu connois bien :

> Il faut attendre avec patience,
> Le jour de demain est un biau jour :
> Grande est, dit-on, la différence
> Entre le mariage & l'amour, &c.

Sans doute il y avoit de l'impertinence à substituer ainsi je ne sais quel pont-neuf très-gothique, très-insignifiant, à ma chanson si jolie. Aussi je me suis sentie piquée jusqu'au vif. Tellement que si M. Dolerval s'étoit seulement avisé de vouloir fredonner mes couplets, je m'y serois opposée de toutes mes forces. Tu vois donc bien, Dorothée, qu'aucune de ses impolitesses

ne m'échappe, que je remarque toutés ſes fautes, & que je ne lui pardonne rien. Or, maintenant je te le demande: crois-tu qu'on puiſſe ſe fâcher ſi fort, & pour des bagatelles au fond, contre les gens qu'on aime? aſſurément, non; & la preuve, c'eſt que je n'en veux pas du tout à mon oncle.

Allons, ma ſœur, il eſt clair que l'excès de ta ſollicitude nous a trompées. J'ai pour lui quelque amitié; mais de l'amour! Oh, pas du tout. Dans le fait nous étions deux enfans! devoit-il ſeulement paroître vraiſemblable que tout-à-coup je me fuſſe épriſe..... J'entends quelque bruit!.... dans le presbytere!.. mon oncle ne feroit pas couché?... mais je crois reconnoître... ſa voix... pourquoi reviendroit-il à l'heure qu'il?.... oui, c'eſt ſa voix; attends, ma ſœur; que je prête l'oreille.

Oui, Dorothée, c'eſt M. Dolerval. Il a dit : *bien, très-bien, je vais toujours à l'égliſe*. Mon oncle a répondu : *je ne vous y ferai pas attendre*. Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie donc ? Que vont-ils faire à l'égliſe ? je ne ſais, ma ſœur ; un preſſentiment fâcheux.... la foule des circonſtances qui ſe réunit.... tous ces entretiens myſtérieux ?.. & cet air ſatisfait de M. Dolerval ?... & la chanſon de ce ſoir..... quelle affreuſe lumiere !... quoi feroit-il poſſible ! je tremble !... Attends, ma ſœur, je vais eſſayer de deſcendre ſans bruit.. d'écouter... je veux ſavoir... Ah ! mon Dieu..., ma chere Dorothée, je reviens à toi dans un moment.

Que viens-je d'entrevoir ? Qu'ai-je entendu ? le perfide ! Ah ! malheureuſe !... Dorothée, ma main tremble ! tout mon corps friſſonne. Demain... ce ſoir je ne puis.

LA MÊME A LA MÊME.

7 Août, 8 heures du matin.

NON, je ne puis, je suis autant qu'hier foible... étonnée... hors d'état d'entreprendre ce fatal récit. De la nuit je n'ai pu fermer l'œil... Je ne l'aime pas ; sois sûre que je ne l'aime pas...... Le cruel ! comme il m'a trompée ! l'ingrat !... pardonne, généreux Bovile : il est trop vrai peut-être que je l'aurois aimé.. Mais c'en est fait, je ne l'aimerai pas... sois tranquille, Dorothée, je ne veux plus... que le haïr !... A demain ; tantôt ; dans la journée ; nous verrons. Je te dirai tout.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 7 Août 1782.

NON, mon bon petit frere, je ne suis pas fâché : Les folles apostrophes dont vous honorez ma raison, ne m'offensent pas ; mais elles m'inquietent. Pour peu que cela dure, je vous soutiens incurable ; & quel chagrin, s'il faut signer un avis de parens pour vous reléguer aux petites maisons !

Comment ? Dolerval n'est plus inquiet que de savoir *s'il est digne de sa Demoiselle ! il tremble de profaner l'amour !* il n'aspire qu'*à brûler d'une flamme éternelle* ! au sein des privations ! la belle chûte ! où diantre astu pris tout cela ? tu sais donc par cœur *l'Amadis* & *l'Astrée* ? voilà le

mal! on ne devroit jamais vous laisser de romans dans les mains, à vous autres enfans. Tôt ou tard cette lecture vous tourne la tête. C'est ainsi qu'un jour, étant tout petit, je m'avisai d'aller courir les champs dans l'intention de me rendre hermite; & cela parce qu'un dévot précepteur me faisoit depuis quelque temps, matin & soir, méditer la *vie des Saints.*

Au demeurant, *l'humble personne* est *d'une classe inférieure* : ne l'avois-je pas deviné? va, ne crains pas que je te gronde : je sais que de tout temps ce fut la regle. A Paris, ce sont les coquettes Douairieres qui se tiennent aux aguets pour se procurer du moins la consolation d'un jeune homme tout frais venu du college; & du plus loin que paroît le novice, elles vous tombent dessus, & bon

gré malgré l'introduisent dans le monde. Il est vrai que nos provinciales beautés de quarante à cinquante n'ont pas toutes cet heureux instinct. En général elles abandonnent aux soubrettes le profit des éducations : ainsi donc pour le coup d'essai tu devois, comme tout adolescent Tourangeau, ne tâter que d'une subalterne. Et vraiment c'est à tort que tu nous accuses, nous autres *heureux de la terre*, de dédaigner les petites créatures. Nous ne dédaignons point du tout celles qui sont jolies. Allons, je consens à croire la tienne passablement gentille ; & ne te fâche pas. Mais où diable as-tu déterré ce phénix des pauvres filles ? auprès de ta sœur ? non. Ton femelle instituteur a grand soin de n'en avoir que de vieilles & de laides. Ce seroit donc une femme-de-chambre à Madame

la fubdéléguée ? ou bien à notre grande confeillere de l'élection ? ou plutôt à la groffe préfidente au grenier à fel ? car cette ville de *Tours* fourmille de femmes comme il faut. A propos, tu leur fais leur procès, aux femmes comme il faut. Je ne te reconnois pas là. C'eft tout-à-fait manquer d'humanité ; que deviendront-elles, fi tu les dénigres ? perfonne n'en voudra plus : & pourtant elles ont, comme les petites filles, befoin de quelqu'un.

J'aurois mieux aimé qu'elle fût à ma fœur, cette enfant. Tu l'aurois *adorée* plus commodément ; & puis il te feroit devenu plus facile de la veiller de près. Car il faut la veiller, Dolerval ! ne néglige rien pour qu'il n'entre aucun égrillard dans la maifon. Ferme la porte à ces Jockeis à figure angloife, brillans de jeuneffe

& de beauté : puisqu'ils ressemblent à l'amour comme toi, comme toi qui d'ailleurs comptes pour rien la naissance & l'éducation, tu dois merveilleusement redouter leur concurrence. Ne te méfie pas moins de ces Messieurs grands, bien faits, alertes, qui d'un saut vous escaladent le plus haut derriere d'un wiski : ceux-là peuvent encore rivaliser avec toi de leurs avantages naturels. Garde une égale défiance contre ces gros maîtres d'hôtel à face rebondie, puissamment engraissés des poulardes qu'ils ne donnent pas gratis à leurs maîtres : Dolerval, pour peu que ton amante ait de service, un commensal aussi profondément nourri que celui dont je te fais l'esquisse, auroit auprès d'elle de grands moyens de séduction. Que d'ennemis cependant ! que d'ennemis superbes & formidables !

je les vois en ton abſence environner *la reine du monde* qui vient de tourner une boucle à Madame. Ils encenſent *cette idole de ton cœur*! ils lui prodiguent les jolis propos de l'antichambre. Ils l'honorent, ils l'idolâtrent, ils la pourſuivent de leur culte, ils la pourſuivent depuis l'office juſqu'aux manſardes! ah, prenez garde à vous, mon frere : car dans le rang où vous avez ſi philoſophiquement choiſi l'*objet de vos tendreſſes*, on ne ſauroit dire quel rival vous devez le plus redouter, ou d'un *Valmont* de cuiſine, ou d'un *Lovelace* d'écurie. Prenez-garde!

Sur-tout ne t'aviſe pas d'aller verbalement étourdir ta belle de quelque beau ſermon pareil à celui que tu m'as envoyé manuſcrit. Comment ne l'as-tu pas fait voir à notre ſœur, ce double galimathias d'amour & de

morale, dont tu m'as régalé par la poſte! comme elle en eût été charmée, cette Madame d'Etioles, ſi fiere de ton innocence & de ta nullité! mais patience! tu vas enfin lui échapper! te voilà prêt à changer de litieres; & le nouveau précepteur te donnera des leçons un peu différentes ſans doute! tu verras! tu verras combien de temps *ta reine* ſe contentera de tes extaſes reſpectueuſes; s'il lui paroîtra plaiſant d'être toujours une *idole*; comment elle s'accommodera d'un amant qui veut bien *adorer*, mais qui n'a nulle envie d'obtenir. Oh! vraiment, vraiment tu me fais pitié! je garde ta lettre. Je la conſerve comme un monument des miſeres humaines. Hélas! ce que c'eſt que de nous.

Encore Monſieur termine en m'offrant mon pardon; mais à condition que je finirai par être de ſon avis!

ah ! pour le coup on voit trop que c'eft une femme qui t'éleve ! adieu mon bon petit frere.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 7 Août 1782, 2 heures après-midi.

MA chere Dorothée, tu t'en fouviens : je venois de reconnoître cette voix que je n'ai jamais entendue fans treffaillir. A l'inftant même, preffée du defir inquiet d'éclaircir de triftes foupçons que je crains de voir confirmés, je quitte la lettre commencée pour toi, je fors de ma chambre, je me hasarde fans lumiere & fans bruit. Bientôt arrivée à cette partie de l'efcalier par où l'on defcend du presbytere dans l'églife, je refte un inftant fur le pallier. Ce n'eft pas la porte de

communication qui me retient : mon oncle a, dans sa précipitation, négligé de la fermer ; mais M. Sévin lui-même est à peine dans l'église, je le crois encore sur le dernier degré. Je reste donc, attentive & tremblante. Un ingrat ne tarde pas à se faire entendre. Venez, dit M. Dolerval, venez unir deux amans. Le moyen que je contienne alors ma curiosité plus vivement excitée ! cette porte qui me cache tous les objets, cede au premier mouvement que je fais pour l'entr'ouvrir ; & par une espace étroit qui me permet d'appercevoir, sans qu'apparamment je puisse être moi-même apperçue, je promene dans l'enceinte du temple mes regards avides. Ils y reconnoissent trop bien le perfide jeune homme qui conduit mon oncle avec tant d'empressement vers cette chapelle, à dessein

parée, où sans doute on n'attend plus que le ministre. Les flambeaux de l'hymen y sont allumés; une femme est au pied de l'autel. Cruelle femme! Cependant je ne puis m'empêcher de lui donner une attention particuliere &..... te le dirai-je, Dorothée? te dirai-je ce nouveau rêve d'une imagination frappée? Oui, connois toute ma foiblesse! apprends encore un effet prodigieux du sentiment qui me domine, de ce charme trompeur qui, m'aveuglant de ses prestiges continuels, me montre par-tout l'image d'un homme qu'il seroit à desirer pour mon repos que je ne visse plus nulle part. Cette femme, elle avoit, dans son heureuse impatience, tourné les yeux vers son amant qui continuoit de hâter la marche du ministre, à son gré trop lente. Tout-à-coup je sens du fond de mon cœur

s'élever le violent desir de connoître au moins les nombreux avantages de celle qui m'est préférée : tout-à-coup je m'obstine à penser que malgré la distance considérable qui nous sépare, il ne me sera pas impossible de distinguer les traits du visage de cette inconnue qui doit être si séduisante! & l'imaginerois-tu, Dorothée? Voilà qu'en effet je les distingue! voilà, pour comble de démence, que je crois retrouver dans la figure de cette femme, la figure de son amant. Oui, plus j'attache sur elle mes yeux troublés, plus je me persuade que j'y reconnois l'image, la vivante image de l'ingrat que sa beauté m'enleve. Je ne sais pourquoi cette prétendue ressemblance redouble mon affliction; mais il est vrai que ma douleur s'accroît par l'idée des appas que je

ſuppoſe à ma fortunée rivale ; il eſt vrai que je donnerois beaucoup pour qu'il m'eût été permis de l'imaginer moins charmante.

Cependant, je demeurois frappée d'étonnement ; de triſtes réflexions m'obſédoient : M. Dolerval parle encore, & c'eſt pour me porter un dernier coup. Hâtez-vous, s'écrie-t-il : faites ſon bonheur...... & le mien. — Je ne vous demande plus qu'un inſtant, répond mon oncle : vous allez me gronder ; mais lorſqu'on ſe dépêche ſi fort, on peut oublier quelque choſe. A ces mots il revient ſur ſes pas : je vois que pour n'être point découverte, il faut qu'à l'inſtant je remonte chez moi. Néanmoins dans le trouble où je ſuis, plus je me hâte ſur cet eſcalier, plus j'augmente les difficultés de ma prompte retraite. Il eſt vrai que je me trouve au

second étage, hors de la vue de M. Sévin, lorsqu'il arrive au pallier que je viens d'abandonner; mais je reste immobile à la porte de ma chambre, n'osant, pour y entrer, hasarder quelques mouvemens dont le bruit pourroit me trahir. Vaine précaution ! non, non, je ne me suis pas trompé ! dit alors mon oncle qui semble du moins avoir l'attention de diriger sa voix de maniere qu'elle ne soit pas entendue dans l'église : quelqu'un étoit là pour nous épier. Juliette ! Juliette ! quelle est donc cette inquiétude qui vous tient ainsi réveillée pendant la nuit ? allez dormir, ma fille, allez dormir ; & demain gardez-vous de parler à qui que ce soit de ce que vous venez d'entrevoir : ce mariage doit rester secret. A ces mots, il rentre dans le temple, il tire sur lui la porte, que pour

cette fois il a ſoin de fermer ; il me laiſſe dans une confuſion difficile à décrire.

Mais je te dois l'avouer, ma ſœur ; le déſagrément de cette ſurpriſe eſt de toutes mes afflictions la plus-petite. Abandonnée ſeule à mes réflexions déchirantes, je ſonde à loiſir la profonde bleſſure de mon cœur. Je reconnois dans toute ſon étendue & je déplore, hélas trop tard ! cette paſſion cruellement trompeuſe que n'agueres je voulois me diſſimuler encore !

Raſſure-toi, néanmoins, Dorothée : il exiſtoit, ce fatal amour ; mais il n'exiſte déjà plus. Va, ne crains pas qu'il reſſuſcite. Qui ? moi ! j'aimerois encore un ingrat qui prodigue ailleurs ſes tendreſſes ! Un trompeur qui vient me ſéduire par les dehors d'un attachement qu'on eût dit également

vif & respectueux! un traître qui, dans l'ombre de la nuit, pendant mon sommeil, va prendre aux pieds des autels l'irrévocable engagement de n'adorer jamais que ma rivale! ma rivale! elle ne l'est pas! elle est la femme de M. Dolerval. L'époux d'une autre pourroit-il être quelque chose pour moi?... L'époux d'une autre! quoi donc, est-il possible!.. ah, ma sœur!

Ce qui devroit calmer un peu mes chagrins, c'est la part que mon oncle paroît y prendre. L'excellent homme! ce matin il se donnoit mille peines pour éviter tout ce qui pouvoit tendre à me rappeller ma faute d'hier. Mais à dîner, quoi que je pusse faire pour déguiser ma tristesse, il a bien fallu qu'il la remarquât : qu'avez-vous donc, m'a-t-il dit. Vous m'inquiétez, ma fille. Je ferai, n'en doutez pas,

de conſtans efforts pour ſouffrir ma propre infortune, ſans me plaindre; mais la vôtre ! Je ſens qu'elle me ſeroit inſupportable. Eſt-ce donc à moi qu'il faudroit attribuer l'état où je vous vois ? Je ſerois devenu bien coupable, ſans le vouloir! ce que je puis pour votre ſatisfaction, je le fais; & ſûrement vous ne ſavez pas tout ce qu'il m'en coûte.... Ceci m'a preſque bleſſée, ma ſœur. J'ai cru devoir interrompre M. Sévin : ah, diſpenſez-vous du ſoin de me rappeller vos bienfaits. Vous me voyez pénétrée de leur étendue : je ſais qu'en dépenſant pour moi beaucoup plus d'or, d'autres feroient bien moins que vous. — Comment, de l'or ! s'eſt-il écrié : s'agit-il ?.... Apparemment il a ſenti qu'il ne devoit pas inſiſter davantage; & d'un ton plus doux, il m'a dit : eh bien ſoit, croyez-le, s'il

le faut encore pour votre repos. Et puisque je me trouve coupable d'avoir un instant manqué de délicatesse, daignez me le pardonner.

Un moment après, songeant aux événemens de la nuit derniere, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Alors M. Sévin a versé quelques larmes : au nom de l'amitié, chere enfant, qu'avez-vous ? — Mon oncle, vous avez cette nuit *uni deux amans.* — Oui, ma niece ; & ce n'a pas été, je vous le jure, une douce commission pour moi. — C'en est donc fait, il est donc marié ? — Eh ! bien, s'il l'étoit ? — S'il l'étoit, me suis-je écriée dans mon désespoir, en me couvrant le visage de mes mains, s'il l'étoit, il faudroit ne le revoir jamais ! Mon oncle gardoit le silence ; & moi je l'ai pressé de s'expliquer, comme si j'avois eu besoin encore que quel-

qu'un me certifiât mon malheur. Le bon curé ne s'eſt pas rendu tout d'un coup à mes inſtances. Je l'ai vu long-temps ſe promener à grands pas d'un air très-agité. Mon ami, car il a mérité ce nom, mon généreux ami paroiſſoit combattu des plus fortes irréſolutions. Sans doute, il lui coûtoit de me confirmer un événement de la crainte duquel il me jugeoit déjà très-affectée. Enfin, pour toute réponſe, il m'a dit deux fois avec un profond ſoupir, & d'un ton que j'ai trop bien compris : pauvre enfant ! pauvre enfant !

Alors je me ſuis rappellé que l'heure approchoit à laquelle M. Doleval avoit coutume de venir. J'ai penſé que le cruel oſeroit peut-être, portant la perfidie juſqu'à l'audace, ſe remontrer devant moi. D'ailleurs, l'eſpece de pitié que M. Sévin croyoit

me devoir, n'a pas peu contribué sans doute à me rendre tout mon courage : mon oncle, permettez que je me retire dans ma chambre, pour y passer toute la soirée ! — Quoi, ma niece, je serai si long-tems privé ?... — Ne me refusez pas cette grace. — Cette grace ! a-t-il répété. Mais je vous l'ai dit & je vous le redis encore : vos desirs, quoi qu'il doive m'en coûter, seront toujours des loix. Allez, ma fille ; & n'oubliez pas que vous êtes ici maîtresse absolue de votre temps & de vos actions.

Je l'ai remercié, ma sœur ; & comme je me retirois, il m'a dit adieu d'un ton plein de compassion, mais d'une compassion douce & tendre. Je m'en suis sentie singuliérement touchée. Dorothée, je ne puis douter que mon oncle ne soit

aussi tourmenté de quelque peine secrette; & je vois qu'il n'y a que les malheureux qui sachent d'un mot consoler leurs semblables. Cependant j'avois grand besoin d'être seule, j'ai couru chez moi, je m'y suis enfermée; c'est là que je t'écris & que je pleure.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 8 Août 1782; onze heures du matin.

AVEC quelle gaieté vous vous vengez de n'avoir pas eu raison, mon frere! au reste, vous le pouvez sans aucun risque: celles de vos plaisanteries qui me regardent personnellement, ne me laissent aucune impression fâcheuse, je vous assure. Il est bien vrai que les sarcasmes peu

décens dont vous poursuivez une fille aussi vertueuse que charmante, sont des blasphêmes ; néanmoins je dois vous les pardonner : vous ne vous les permettriez sûrement plus, si vous connoissiez mieux l'adorable niece de M. Sévin. Qu'elle a de raison & d'esprit ! Que de qualités ordinairement incompatibles elle réunit ! Quelle foule d'avantages !... Mais je vous quitte pour aller savoir de ses nouvelles. Hier je n'ai pas eu le bonheur de la voir. Elle étoit incommodée. Ce n'est qu'une indisposition légere, m'a dit son oncle. Cependant mon inquiétude ne m'a pas laissé dormir cette nuit. Je ne serai tranquille qu'après l'avoir revue. J'y cours.

Midi.

QUEL coup vient de m'accabler! Que lui ai-je donc fait ? De quel crime me suis-je rendu coupable ? J'arrive, elle ne m'attendoit pas. Pourtant je ne lui trouve point cette surprise agréable qu'elle vouloit bien ne pas dissimuler, lorsque dans les visites du soir je devançois de quelques minutes l'heure accoutumée. Inquiet, je l'aborde, & du ton de l'empressement je m'informe si elle n'est pas remise.... Elle m'interrompt: Eh de quoi donc ? Monsieur.___ Mais, de votre indisposition d'hier. —— On vous a trompé. Je vous assure que je me portois fort bien. ——Qui nous a donc privés du bonheur de vous voir. —— Le bonheur de me voir n'est pas grand, Monsieur. Je ne sais au

reste si mon oncle attendoit hier quelqu'un : je vous déclare, quant à moi, que je n'attendois personne. — Ce que vous me dites-là, Mademoiselle, est bien capable de m'affliger & peut-être de me surprendre. — De vous surprendre ! étoit-il donc impossible qu'il vous vînt jamais à l'esprit que vos assiduités ici pouvoient ne pas plaire également à tout le monde? — Voilà, qu'il me soit permis d'en faire la remarque, une leçon bien terrible, & que du moins je n'ai point méritée.... Méritée, ou non, Monsieur, qu'elle vous profite.

Cependant mon ami travailloit au jardin. Surpris de ce qu'au-lieu d'aller à lui, je me dispose à sortir du presbytere, il accourt en m'appellant. Je ne m'arrête qu'un instant pour l'avertir que si mon amitié ne lui devient pas moins chere, il doit ve-

nir la cultiver chez moi, puisque l'entrée de sa maison m'est à l'avenir interdite. Et je n'attends pas sa réponse! & je rentre désespéré! désespéré! mon frere.

ÉMILIE A DOROTHÉE.

(Ce 9 Août 1782; huit heures du matin.)

DOROTHÉE, je te remercie des consolations que tu me prodigues; mais je n'en ai plus besoin; je suis mieux.... beaucoup mieux.... Apprends.... M. Dolerval.... Je m'étois trompée! Ecoute, ma sœur, écoute.

Hier je m'étois fait cette extrême violence de lui déclarer que je ne le voulois plus voir; mais un si grand effort ayant épuisé mon courage, j'avois passé dans les larmes le reste

du

du jour & la nuit toute entiere. Mon oncle a paru, dans tout le cours de la soirée, tourmenté de ma peine, & je l'en ai vu ce matin encore plus douloureusement affecté. Pauvre enfant! disoit-il sans cesse; enfin il est tombé dans une rêverie profonde. Il se promenoit à grands pas, il avoit l'air inquiet, irrésolu, mécontent de lui-même. J'ai cru l'entendre murmurer ces mots: *l'erreur a déjà trop duré. C'est une cruauté! ce seroit une perfidie!* ce que je puis t'assurer du moins, c'est qu'à l'instant il s'est retourné précipitamment vers moi, pour me dire, avec impétuosité: *Qu'elle est cruelle votre tristesse, elle déchire mon coeur. Consolez-vous, ma fille; séchez vos larmes: il n'est pas marié.*— Qui? lui? mon oncle. — Lui même. — Vous dites qu'il n'est pas.... répétez, je vous en supplie, répétez. — Je dis qu'il n'est pas marié. Vous

avez hier mal interprété ma réponse. Il est vrai qu'elle étoit équivoque, cette réponse, & voilà mon tort. Il est grand, sans doute; mais que voulez-vous, ma fille? je suis homme, je puis être comme un autre soumis à l'empire.... Pardonnez-moi; prenez quelque pitié......

Ici mon oncle s'est interrompu lui-même; apparemment parce qu'il m'a vue chanceler & pâlir. Tout-à-l'heure je m'étois levée avec vivacité, j'avois mis dans mes discours & dans mon action quelque véhémence; mais il a fallu presque aussi-tôt me rasseoir: je me suis sentie d'une grande foiblesse.

Il faut pourtant que M. Sévin se soit imaginé que mon état n'avoit rien qui dût alarmer; car, au-lieu de me secourir, il m'a quittée précipitamment; & dans le fait cette espece de

défaillance n'étoit point douloureuse, & s'est passée toute de suite.

Cependant mon oncle ne paroissoit pas ; j'ai craint qu'il ne fût fâché ; je suis descendue dans le jardin pour l'y chercher. Il avoit été, pour ainsi dire, se cacher dans l'endroit le plus sombre. Je le voyois debout, la tête & les mains appuyées contre un arbre. Son attitude me sembloit celle d'un homme très-préoccupé. Sans doute il l'étoit prodigieusement, puisque je suis parvenue tout auprès de lui sans qu'il eût paru m'appercevoir ni m'entendre. *Hélas ! c'étoit l'excès de la joie*, disoit-il. — *Non, mon oncle, mais l'excès de l'étonnement.* Aux premiers accens de ma voix, M. Sévin a tressailli. *Pourquoi ne pas respecter ma solitude*, s'est-il écrié ; *pourquoi venir jusqu'ici poursuivre, & surprendre ?*... Ma sœur, je n'ai pu le laisser achever : je voyois

son visage baigné de larmes! *mais que je serois malheureuse, mon oncle, si ma joie devenoit pour vous un sujet de douleur!* — *Non, non*, m'a-t-il dit, en prenant mes mains, qu'il a fortement serrées : *Non, ma fille, au contraire, je ne peux plus être heureux que de votre bonheur. Ces larmes... qu'elles ne vous inquietent pas... Eh que savez-vous ce qui les fait couler?... Peut-être le plaisir de voir vos chagrins finis :.... & de consoler en même-temps mon jeune ami qui doit être dans la désolation.* — *Dans la désolation! vous croyez.* — *Allons! je dois complettement réparer mes torts.* — *Et les miens, mon oncle.* — *Je l'irai trouver...* — *Bientôt?* — *Ce matin.* — *Tout-à-l'heure?* — *Tout-à-l'heure, soit. Je lui dirai de ma part & de la vôtre...* — *Pourquoi de la mienne? Ne pouvez-vous pas avoir cette bonté de vous borner à lui faire entendre que votre niece a par*

ſois de l'humeur, mais que vous ne ſacrifierez point à ſes caprices une amitié....
—— Je comprends! Il faut que ce ſoit moi qui, malgré Juliette, ramene Dolerval? Au moins, ma niece, ne lui parlez jamais de ce que vous avez pu voir dans la nuit d'avant-hier. Je ne dois & je ne pourrois même pas vous dévoiler le myſtere de ce mariage clandeſtin. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que Dolerval étoit là comme témoin ſeulement, & croyez à l'aſſurance que je vous en renouvelle.

Cet entretien, dont je te rapporte à peu près tous les détails, m'a ſoulagée d'un fardeau qui commençoit... Il faut que je deſcende, Dorothée; voilà M. Sévin qui part; je ne te dis point adieu, ma ſœur.

midi.

Je l'ai revu, Dorothée, je l'ai revu plutôt que je ne l'efpérois, & dans un moment où je ne l'attendois pas.

Je defirois le retour de mon oncle; mon oncle étoit parti depuis bien long-temps, ce me femble : j'allois & venois du jardin dans la cour, accufant M. Sévin d'une extrême lenteur. Enfin, ne fachant plus que faire pour abréger le temps, je rentre à la maifon, & je me mets au piano. Il y a quelques morceaux fur le pupitre, je les effaie : bientôt leur longueur m'excede ! Je reviens naturellement à ma jolie chanfon que je chante en m'accompagnant. Quelle voix ! quel talent ! s'écrie-t-on, quand j'ai fini. Je tourne la tête, & figure-toi ma ftupéfaction ; il écoutoit immobile à la

porte de cette chambre où, me croyant seule, je donnois en effet tout son essor à ma voix. M. Sévin s'étoit servi de son passe-par-tout, sans que j'entendisse. M. Sévin ramenoit M. Dolerval qui, je te le répete, restoit là confondu de surprise, & je pourrois dire d'admiration. Est-il étonnant qu'en ce moment de trouble une sottise me soit échappée. Moi qui ne sais plus où j'en suis, je me leve, je vais à lui, je m'avise de lui faire part de cette remarque, que je le trouve changé. M. Sévin, qui s'apperçoit de ma bévue, prétend la réparer; mais, pour s'être trop hâté, lui-même en fait une. *Changés!* s'écrie-t-il, *nous le sommes tous; & laissons nos chagrins:* parlons du brillant savoir-faire de la discrette Juliette. Ici les complimens recommencent; M. Sévin me témoigne toute sa surprise, & pourtant ne

ſe permet que d'obligeans reproches. Mais le plus étonné, c'eſt M. Dolerval, qui ſe perſuade difficilement que l'oncle ignoroit les talens de la niece. Au ſurplus, tous deux me preſſent de recommencer, comme s'ils craignoient de n'avoir fait qu'un rêve : cette épreuve ne me réuſſit pas auſſi bien que la premiere, peut-être à cauſe des efforts que je multiplie pour en ſortir plus glorieuſe. Il eſt certain, quoique je faſſe, que ma voix & ma main tremblent à-la-fois. Je pardonne à mon oncle de le remarquer avec quelque peine ; mais il me ſemble que M. Dolerval n'en devroit être que plus ſatisfait. Quoi qu'il en ſoit, on ſe félicite mutuellement de l'acquiſition d'un nouveau ſujet qui va ramenér l'heureux temps où l'on concertoit preſque tous les jours. La partie en eſt projettée pour l'après-dîner même ; M. Do-

lerval promet d'amener son maître ; & quant à sa sœur, dit-il, dans quelques jours il espere qu'elle sera libre, & qu'alors elle s'empressera de venir admirer les talens, & peut-être partager les succès d'une rivale assurément très-digne d'elle.

Je ne veux rien te dissimuler, Dorothée : je n'ai pas été ce matin fort contente de M. Dolerval. Il me semble qu'il y avoit dans son air plus de froideur que de tristesse ; & dans ses manieres de l'indifférence plutôt que de la réserve. J'ai cru m'appercevoir qu'il étoit moins flatté de me connoître un talent précieux, que piqué de voir qu'on lui en avoit fait un long mystere ; & sur quelques mots qui lui sont échappés dans ses adieux, je parierois qu'il imagine encore que mon oncle étoit en cela d'accord avec moi pour le tromper. Quel excès d'injustice !

j'aurai peine à le lui pardonner ! nous verrons ce soir, nous verrons s'il ose conserver des soupçons dont je me sens blessée : je ne manquerai pas de t'en instruire, ma sœur. Mais que t'importe ? & moi-même, insensée ! moi-même, est-ce là ce qui doit m'occuper ? Ah ! chere Dorothée, daigne encore, pour cette fois, excuser ton Emilie : tu seras sûrement plus contente de la premiere lettre qu'elle t'écrira.

LA MÊME A LA MÊME.

Ce 11 Août 1782.

ETOURDIE que je suis ! j'ai passé sous silence dans ma réponse d'avant-hier, l'article de ta lettre sur lequel, avant tout, il convenoit que je m'expliquasse. Oui, je pense avec toi que

M. Sévin n'a pu ſe défendre d'un fatal penchant pour ton infortunée ſœur; oui, j'ai lieu de croire que la plus malheureuſe des paſſions, la jalouſie, eſt entrée dans ce cœur également généreux & ſenſible.

Hier nous avons eu concert pour la ſeconde fois : je t'avoue que la maniere dont nous exécutons me dégoûteroit de muſique, s'il étoit poſſible. Dès que M. Dolerval paroît, mon oncle court au devant de lui, mon oncle le reçoit bien, très-bien; oh, c'eſt une juſtice qu'il faut lui rendre ! mais pourquoi ne ſouffre-t-il pas que je lui faſſe auſſi quelque honnêteté ? Pourquoi me laiſſe-t-il à peine le temps d'adreſſer à ſon ami quelqu'une de ces queſtions de pure politeſſe que l'uſage commande, même entre ſimples connoiſſances ? ne diroit-on pas qu'en effet toute eſpece

de converſation le fatigue, lorſqu'un tiers eſt là qui peut en augmenter l'agrément? M. Sévin vous preſſe; vous tourmente: il faut auſſi-tôt commencer d'éternels quatuors! ſi les pieces ſont de ce genre qu'on appelle gai, mais qui me ſemble à moi fort ennuyeux, M. le curé ne va pas trop mal. Il n'en eſt pas ainſi, quand, par haſard, il nous arrive de tomber enfin ſur un de ces morceaux vraiment intéreſſans, pleins d'une expreſſion douce, ou tendre, ou déchirante. Alors, j'entre tout-à-fait dans le mouvement, je touche avec plus de préciſion, plus de goût, plus de chaleur! M. Dolerval de ſon côté s'anime & ſe paſſionne; car il eſt plein d'ame, M. Dolerval; mais voilà qu'auſſitôt mon oncle fait tout manquer! & comment ſuivroit-il la meſure, lorſqu'au lieu de regarder ſes notes,

notés, il a sans cesse les yeux sur sa niece & sur son ami ? vainement nous continuons; vainement le maître attentif rappelle celui qui s'écarte ; M. Sévin n'entend plus rien. Deux fois, dans la derniere soirée, son trouble s'est augmenté de sorte qu'ayant tout-à-coup jetté son instrument, au risque de le briser, il a couru s'enfermer dans la chambre voisine. Il est vrai qu'il revient; mais il est bien temps ! d'ailleurs on ne peut jamais le déterminer à reprendre le morceau si cruellement interrompu! le moyen cependant qu'une plainte m'échappe ? lui-même, malgré le sourire qu'il affecte, paroît si confus, si fâché de la mésaventure ! & je te ferai part d'une remarque qui m'a singuliérement affligée : chacune des deux fois, mon oncle avoit les yeux rouges. Quand il

s'enfuit dans cette chambre, je n'en puis douter, ma sœur, c'est pour y pleurer.

Une chose qui ne m'étonne pas moins, & que je t'avoue avec un déplaisir plus grand peut-être ; c'est que M. Dolerval ne témoigne plus à son ami ce tendre intérêt qu'il lui montroit d'abord, & que la situation si malheureuse de M. Sévin semble exiger toujours. M. Dolerval ose même, excepté dans les momens rares & rapides où la musique l'échauffe & le jette, pour ainsi dire, hors de lui; il ose garder avec moi cet air indifférent & presque dédaigneux qui m'avoit choquée l'autre jour. Quoi donc! les chagrins de mon oncle devoient-ils si-tôt lasser la patience d'un ami? & quand j'aurois eu quelques torts avec ce jeune homme, ne sait-il plus rien pardonner? ma

fœur, veux-tu que je te le diſe : un ſi prompt changement dans ſa conduite me donne beaucoup à ſonger. M. Sévin eſt amoureux & jaloux; tout ſemble ſe réunir pour l'atteſter; & je veux bien n'en plus douter; mais n'eſt-il affligé que de ſa peine? n'eſt-il pas auſſi tourmenté de quelque grande inquiétude ſur mon ſort? ſeroit-ce par une pitié mal entendue, que le ſurlendemain de cette nuit fatale où je paroiſſois accablée du poids de mes maux, mon trop généreux oncle auroit cru devoir me faire un menſonge cruellement officieux, dont il ſentiroit à préſent la faute & le danger? enfin eſt-il, ou n'eſt-il pas marié, ce M. Dolerval, maintenant ſi différent de lui même? Dorothée, tu trouveras mes ſoupçons horribles; mais écarte, s'il eſt poſſible, écarte de mes yeux tous

les objets de ma défiance à chaque inſtant renaiſſante : ce temple, cet autel, cette femme toujours préſente à ma mémoire, & qu'entre mille je te montrerois ! Fais que je ne voye plus la place que chaque jour, & pluſieurs fois, pouſſée d'un mouvement involontaire, je vais reconnoître cette place, où le plus ingrat des hommes hâtoit la marche du miniſtre. Fais, ſur-tout, que je n'entende plus ces mots d'un ſens ſi clair & ſi terrible : *venez unir deux amans. Hâtez-vous. Faites ſon bonheur & le mien.* Dorothée; eſt-ce avec cet empreſſement qu'un ſimple témoin marche vers l'autel ? Eſt-ce par un langage ſi preſſant qu'il ſollicite ?... Eh ! qu'ai-je écrit ! De quelles penſées me préoccupe un égarement auquel je me complais ! infortunée ! s'agit-il pour toi de ſavoir ſi des nœuds

indissolubles l'enchaînent ailleurs, & quels sentimens tu lui inspires ? Hélas ! tu dois seulement examiner quelles sont les mesures les plus propres à te dérober aux malheurs que te prépare une passion dangereuse, de quelque maniere que tu l'envisages.

Mais, Dorothée, ce moyen, auquel j'ai quelque fois songé dans mon désespoir, & que toi-même ne me laisses entrevoir qu'en tremblant, ce moyen, dis-moi, te semble-t-il vraiment praticable ? puis-je d'abord quitter les lieux protecteurs de mon infortune, renoncer à cette vie champêtre, dont les paisibles douceurs commençoient à m'attacher ; abandonner ce respectable M. Sévin, qui n'a pas craint d'augmenter son indigence en sécourant la mienne, & lui laisser, pour prix de l'hospitalité qu'il m'a

donnée, le souvenir de mon ingrate défiance ? Faut-il, fuyant un ennemi trop cher, courir le risque de retomber sous un fer assassin, commettre encore ma destinée aux hasards des événemens ; aller de porte en porte mendier une asyle, & dans l'effroi d'un péril presque nul, puisqu'il est connu, m'exposer à mille dangers peut-être inévitables, parce qu'il seroit impossible de les prévoir ? Non, oh non ! je n'ai pas le courage d'écouter les conseils d'une prévoyance qui peut me devenir à moi-même si funeste.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 10 Août 1782.

ALLONS donc, M. Dolerval, on a bien de la peine à vous faire causer ! Faut-il ainsi se voir réduit à

vous surprendre des aveux qu'il seroit si doux d'obtenir ? A cela près, je vous dois d'énormes remercimens. Vous soutiendrez l'honneur de la famille ! Comment donc ! Vous n'aspirez à rien moins qu'à tâter d'abord des friands morceaux de l'église, aux dépens d'un cher ami, de vos propres mains doucement coiffé ? Quel début ! je reconnois mon sang ! Voilà, voilà la race des Murvilles !

Toutefois je t'ai vu si long-temps des goûts platement bourgeois, que je crains de me compromettre en t'accordant tout d'un coup des inclinations vraiment nobles. Aurois-je donc le malheur d'avoir, une fois seulement, trop présumé de toi, Dolerval ? Ce M. Sévin, n'est-ce pas le nouveau curé de Saint-Cyr ? ce jeune homme qui t'aime & que tu chéris ? Une espece de pylade à toi ? Bon enfant

d'ailleurs, qui ſoupire ſans ceſſe après le mariage des prêtres? Oh, l'égrillard! je le lui avois bien prédit que, malgré ſes ſcrupules, il finiroit tôt ou tard par avoir une niece!

Mais je parie que toi-même tu ne connois pas toute la grandeur de l'entrepriſe que tu vas tenter? Je parie que tu ne ſais pas ce que c'eſt que la niece d'un curé? Eh bien, je vais te l'apprendre, je vais te l'apprendre en détail. Je ne laiſſerai point échapper cette occaſion de te prouver de l'érudition; car enfin, je veux que tu m'eſtimes.

Jadis, il y a bien long-tems, mon frere! Alors ni toi, ni moi, ni le curé Sévin n'étions encore au monde. Jadis, enfin, la primitive égliſe faiſoit aux prêtres l'honneur de croire, & leur rendoit cette juſtice d'avouer qu'ils étoient des hommes. En conſé-

quence, permis à quiconque d'entre eux le vouloit, de ſe choiſir une compagne qu'il pouvoit, en toute ſûreté, nommer ſa *femme*; & permis de lui faire, chaque année, pour ſes menus plaiſirs, une innocente créature, qui ne devoit pas naître radicalement bâtarde. Malheureſement un Concile; & c'étoit, ſi je ne me trompe (1), le Concile de *Trente*,

---

(1) Il ſe trompe; ſon *érudition* reſſemble à celle des jeunes gens de qualité de ce temps-là. Voici la vérité : Aucune loi divine ne défend & ne pouvoit défendre le mariage des prêtres. Aucune loi divine ne contrarie les ſaintes loix de la nature. L'ancien teſtament laiſſe aux miniſtres des autels l'exercice de toutes leurs facultés; & dans le nouveau, Jeſus-Chriſt ne dit rien qui porte atteinte aux droits de l'homme. L'un de ſes plus fervens apôtres, St. Paul

qui avoit de l'esprit comme quatre ; ce Concile de *Trente* décida que les

---

lui-même, dans ses épitres à Tite & à Timothée, veut que les évêques soient chastes & continens, mais dans le mariage, & non dans le célibat. *Oportet episcopum esse unius uxoris virum*, écrit-il : *Il convient qu'un évêque soit le mari d'une seule femme*. Une seule ! comprenez bien. Aussi, dans les trois premiers siecles de l'église, les prêtres qui comprenoient St. Paul se marioient. Et je ne refuse pas de vous en donner quelques exemples. Suivant St. Jérôme, que nous devons croire parce qu'un saint ne sauroit mentir ; Tertullien, prêt à rendre l'ame, exhorta *sa femme* à la continence. Quelques lecteurs trouveront Tertullien trop égoïste. Que m'importe ? Tout ce que je prétends vous faire remarquer, c'est que ce grand personnage, jaloux de sa moitié même au-delà du tombeau, avoit une moitié. Vous

prêtres, ne faisant pas partie de l'espece humaine, devoient s'abstenir de

---

allez voir qu'il n'étoit pas le seul. Saint Cyprien tance rudement le nommé *Novat*, prêtre marié. Attendez cependant : il ne le gronde ni d'avoir pris une femme, ni de l'aimer excessivement, ni de la trop caresser; mais tout au contraire d'avoir vilainement apostrophé la pauvre petite *d'un coup de pied dans le ventre, qui l'a fait avorter.* C'étoit un maître brutal, que ce M. Novat! j'en suis fâché; mais ce dont je suis aise, c'est de voir un saint prendre le parti d'une femme, & de la femme d'un prêtre & de sa progéniture.

Venons maintenant aux terribles conciles. Prêtres infortunés, ce fut celui de Néosarée, tenu en 314, qui le premier osa restreindre un peu vos facultés matrimoniales. Il prononça, dans son dixieme canon, que tout diacre qui n'auroit pas, au mo-

mêler leur ſacré ſang au ſang impur d'une chrétienne. Ainſi fut rendu le

---

ment de l'ordination, expreſſément déclaré l'intention de ſe donner un jour une compagne, ne pourroit plus prétendre aux fonctions de l'hyménée qu'en renonçant à celles du culte. Onze ans après, le trop fameux concile de Nicée ordonna le célibat à tous les miniſtres ſacrés, ſans exception. Puis, au ſiecle ſuivant, arriva le digne concile d'Orange, dont l'*anti-naturelle* ſageſſe dépoſa quiconque, dans la prêtriſe, ne s'abſtenoit point d'une femme. Enfin l'adroit Grégoire VII acheva d'enlever les prêtres à la ſociété & à leur eſpece.

Vers le milieu du douzieme ſiecle néanmoins, le pape Céleſtin fut encore obligé d'envoyer ſes légats en Bohême, pour y ſoumettre les eccléſiaſtiques au célibat. Ceux-ci, francs amis du mariage, proteſtoient qu'ils ne ſouffriroient pas un joug *que ni eux*,

ſacré

ſacré décret du Concile; mais la nature, qui n'eſt pas toujours catholi-

---

ni leurs peres n'avoient pu porter. Malheureuſement on les y contraignit; & je vous laiſſe à penſer ſi la tranquillité des époux laïques de ce pays-là n'en fut jamais troublée : je conſens à juger par comparaiſon, je m'en rapporte aux patiens maris de ce pays-ci.

Après treize cents ans de barbarie, la voix de la raiſon voulut ſe faire entendre. Charles-Quint deſira que le concile de Trente rendît aux eccléſiaſtiques la liberté du mariage; le pape Paul III refuſa d'y conſentir. Je ne ſaurois affirmer que ce fût ce Paul III qui, preſſé d'avouer les motifs de ſon averſion pour le mariage des prêtres, répondit : *Ce ſont principalement leurs femmes & leurs enfans qui mettent les biens de l'égliſe en péril.* L'excellente raiſon ! elle pouvoit encore être paſſable il y a deux

que, apostolique & romaine, n'a jamais voulu sanctionner cet épiscopal Canon. C'est depuis ce temps-là que pour se venger, elle a forcé maint évêque à entretenir publiquement plusieurs jolies filles. C'est depuis ce temps-là que de pauvres curés, n'osant comme leurs supérieurs afficher le scandale, ont pris le parti d'épouser au-lieu d'*une femme*, *une niece*. Ce fut encore dans ce temps-là, je crois, que pour doter convenablement la foule des enfans naturels qui sortoient journellement du

---

ans. Mais aujourd'hui que l'église n'a plus de biens temporels à conserver, pourquoi priveroit-on ses ministres des douceurs d'une union légitime? Législateurs humains & prudens, restituez-leur le droit d'épouser nos filles, si vous voulez qu'enfin ils nous laissent nos femmes.

sein de l'église, on inventa les religieuses & les moines!

Toi, cependant, tu vas sur les brisées d'un élu! Malheureux! ne sais-tu pas que le Dieu des prêtres est un Dieu vengeur? Crains que le bon congruiste ne t'excommunie, & qu'aussi-tôt un officieux démon ne t'emporte au beau milieu de ses semblables!

Te voilà bien averti, mon frere. Si toutefois tu persistes, apprends du moins la plus prompte maniere de conduire à sa fin cette aventure, qui pourroit te damner. La bien aimée d'un ecclésiastique doit avoir l'ame dévote : il faut donc lui prodiguer les séductions de la *rue des Lombards*. Attaque-la par les confitures seches, les pastilles, les bombons, les petits gâteaux même. Prends soin d'y ajouter de temps en temps l'image en sucre

t'encourager par ma présence. Je compte faire un voyage à Paris, tout exprès pour y surveiller moi-même mon très-fidele ami. Je m'obstine à croire qu'elle ne peut être ailleurs que dans les mains de Varmont, cette Mademoiselle de Terville, qu'il est impossible que j'oublie. C'est une enfant comme celle-là que je te pardonnerois *d'adorer*; mon frere! ah! que de folies n'aurois-tu pas dites & faites pour elle, toi que l'agreste moitié d'un congruiste fait déjà complettement déraisonner!

Dolerval, tu conçois que je ne passerai point auprès de *Tours* sans m'arrêter au moins vingt-quatre heures chez Madame d'Etioles; nous irons ensemble au presbyterre, n'est-ce pas? Je suis vraiment curieux de connoître la petite niece. Bon dieu! si jallois voir la dulcinée de Dom-

Guichotte ! en attendant cette heureuſe ſurpriſe, adieu, mon ami ſouviens-toi que je t'aime & que j'aime ma ſœur.

Fin de ſecond Volume.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

